

AVRIL 1888

# FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid

TH. KAMMERER



# A nos lectrices



COIFFURE NOUVELLE vue de face.

Pour bien permettre de juger de l'effet d'une coiffure et de comprendre comment on peut l'obtenir, nous la présentons sous trois aspects différents, c'est-à-dire de face, de profil et de nuque.

Ces trois dessins représentent la Dame du monde qui se coiffe « de chic. » Raie de côté; bouclettes, houpettes; natte ronde sur la base; deuxième natte en hauteur; touffe de bouclettes dans la nuque et au préalable, cheveux ondulés et frisés.

De cette façon une dame qui se trouve loin de Paris, peut, aidée de sa camériste, étudier la coiffure, la recomposer et arriver, après quelques essais, à l'exécuter parfaitement et facilement. Du reste si elle n'y parvenait pas, une simple lettre adressée à la *Parfumerie des Orchidées* et il sera répondu gracieusement par retour du courrier pour donner de plus amples instructions.



COIFFURE NOUVELLE vue de profil.

Nous recevons beaucoup de demandes sur les prix de la Parfumerie des Orchidées. Les voici :

Coiffure de soirée, de dîner ou autre, 5 fr.

Coiffure ondulation, 10 fr.

Travestis à partir de 10 fr.

En un mot, les prix les plus modérés.

N. D. L. R.



COIFFURE NOUVELLE vue de nuque.

*Lenthéric*

245, Rue Saint-Honoré

PARIS

## LA PIERRE PHILOSOPHALE!!

DIVERTISSEMENT

DES CLUBS

ET DES SALONS

PRIX :

**10 Francs**

FRANCO



PRESSE à FABRIQUER

les Billets de Banque

SANS CONTREVENIR aux LOIS

PRIX :

**10 Francs**

FRANCO

VENTE EN GROS ET EN DÉTAIL

**FERRY A LA PENSÉE**

PARIS — 5, Faubourg Saint-Honoré, 5 — PARIS



POUDRE de RIZ SPÉCIALE  
Préparée au Bismuth.  
Hygiénique, Adhérente,  
Invisible.

**VELOUTINE FAY**

**CH. FAY**

INVENTEUR

PARIS — 9, rue de la Harpe — 1015  
Exiger la Marque : CH. FAY





# FIGARO ILLUSTRÉ

Avril 1893



PORTRAIT D'UNE PRINCESSE DE LA MAISON D'ESTE,  
DE VITTORE PISANO, DIT PISANELLO

*(Acquis par le Musée de Louvre)*  
Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

### FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*Un verre de vin*, par BOUTIGNY.

*Une Matinée à l'Opéra*, par DE MONTZAIGLE.

*La Vie artistique*, par ARMAND DAYOT.

(Divine promenade; le Jardin des yeux; au Japon; les Artistes indépendants au pavillon de la Ville de Paris; un portrait de Pisanello).

*Portrait d'une princesse de la maison d'Este*, par VITTORE PISANO, dit Pisanello, nouvelle acquisition du Musée du Louvre.

*Japonisme d'art*, par C. D. (Reproduction d'estampes japonaises.

*Les Livres*, par R. M.

*Les Noces de la princesse Kyrilla Glebovna*, par LYDIE PASCHKOFF; illustrations en couleurs de N. MALISCHEFF.

*L'Absence*, musique de MÉLAN GUÉROULT, poésie de SABINE MANCEL; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

*Checchina la Fileuse*, légende napolitaine, par L.-L. DE NITTIS; illustrations en couleurs de FARRAGUTI.

*S. M. Oscar II, roi de Suède et de Norvège* (les Rois chez eux), par G. RENHOLM; reproductions directes.

*Le Sourd qui n'avoue pas*, par JULES MOINAUX; illustrations de A. GUILLAUME.

COUVERTURE : *Œuf de Pâques*, par J.-H. KAEMMERER.

# La Vie artistique

*Divine promenade. — Le jardin des yeux. — Au Japon. — Les artistes indépendants. — Un portrait de Pisanello.*

Aux hypocondriaques, aux pessimistes, aux désabusés, aux soucieux, aux gastralgiques inquiets et grimaçants, à tous ceux que des infortunes personnelles mélancolisent ou qui, âmes candides et généreuses, souffrent de la tristesse des choses et de la souffrance des autres, à tous ces êtres douloureux, riches ou gueux, je conseille, par ces beaux premiers jours de printemps, par ces frais matins d'azur laiteux, et ces couchants dorés, un pèlerinage à l'arc de triomphe, un pèlerinage à pas lents, avec un bon cigare aux lèvres et les yeux grands ouverts. Je viens de la faire cette promenade et j'en suis encore tout ravi, comme d'une excursion dans une contrée magique baignée de lumière glorieuse et pleine de sourires. A l'horizon, là-bas, au bout de la route élyséenne d'où descend presque sans bruit vers la ville, dans la chaude clarté du soleil mourant, le flot miroitant des voitures, s'élève lourdement, presque noir sur fond d'or, l'arc de triomphe « monceau de pierre assis sur un monceau de gloire » dont l'arche colossale, dans le flamboiement du couchant, semble ouverte sur l'embrasement de tout un monde. Et dans cette clarté d'apothéose, comme au milieu d'un gigantesque cadre, je crois voir apparaître calme et grave la figure de l'Empereur pendant que chantent dans mon souvenir, ces vers du poète :

Lève-toi jusqu'aux cieux, portique de victoire !  
Que le géant de notre gloire  
Puisse passer sans se courber !

Puis la vision s'efface, et les yeux encore pleins d'ombre je regarde autour de moi. Ce ne sont qu'essaims attardés d'enfants délicieux, roses et blancs, aux yeux innocents et clairs, s'ébattant joyeusement dans la poussière, sous la garde de grandes belles filles, aux lourdes épaules, aux yeux de ruminant, superbes sous leur couronne de soie et leur long manteau royal. Parfois, l'une d'elle ouvre brusquement son corsage, d'où jaillit dans toute sa splendeur neigeuse, un sein gonflé de lait et veiné comme un marbre. Et l'enfant boit hâtivement en torturant les plis du manteau, pendant que la femme fixe le vide de ses yeux pleins de vagues songeries.

Je vous le dis, en vérité, cette promenade est pleine de tableaux variés et charmants.

Autour des nounous placides, sous les grands marronniers, encore veufs de leurs feuilles, et dont les silhouettes noires se profilent avec une infinie douceur sur le ciel bleu, d'un bleu de turquoise malade, courent, crinières au vent, toutes roses et haletantes, de grandes fillettes aux robes courtes et aux jambes fines. Elles ont à la fois le joyeux abandon de l'enfance et la grâce troublante de la femme. Elles paraissent surprises du regard charmé qu'on leur jette, et alors elles s'arrêtent un instant toutes rêveuses, avant de reprendre brusquement leurs courses folles. Leurs yeux candides et brillants sont comme des fleurs printanières. — Ce sont les fleurs exquises de ce jardin, fleurs bleues, fleurs vertes, fleurs noires, où brille une lueur d'âme, qui en est le parfum.

Puis voici les belles *divertisseuses* (ce nouveau vocable n'est pas de moi) dont les yeux, fleurs très expressives, parfois très inquiétantes, souvent presque fanées, évoquent dans l'esprit du promeneur prédisposé au rêve, l'idée d'un parc planté d'arbres noirs et d'orchidées aux formes bizarres et méchantes « dont les parfums troublent la volonté. »

Et l'on monte ainsi, presque insensiblement, comme dans un songe traversé de visions, jusqu'à l'arc de triomphe toujours baigné d'or et sur lequel la *Guerre de Rude*, fait claquer ses larges ailes et pousse éternellement son cri formidable.

Quittons un instant les sommets Elyséens pour gravir le petit escalier en colimaçon du n° 19 du boulevard Montmartre. Au bout de cette courte ascension spiraliforme on est toujours sûr de trouver une gracieuse hospitalité, et souvent de très rares jouissances artistiques.

Nous y avons vu, tour à tour, exposées avec un goût parfait, les meilleures œuvres de Degas, de Carrière, de Claude Monet, de Pissaro, de Sisley, de Forain, de Raffaëlli, de Willette..., etc. Voici qu'aujourd'hui on nous convie à y visiter une collection d'estampes japonaises. Et quelle collection ! L'amateur très éclairé, le subtil critique d'art qui en rassemble les éléments si précieux, pourrait seul nous conter à la suite de quelles lointaines pérégrinations, de quels aventureux zigzags, de quelles recherches incessantes, et par quel inquiétant travail de sélection fait d'émotions aiguës, il est parvenu à édifier ce véritable monument, où s'entassent dans un ordre chronologique tous les plus beaux spécimens de l'estampe japonaise, depuis Moronobou jusqu'à Kiosai. Le petit entresol, véritable paradis artificiel où s'étalent sur de larges tables, avec des clartés de soleil mourant, d'aube printanière, de fleurs inconnues, de chairs de femme, de draperies couleur de rêve... toutes ces belles images, est chaque jour visitée par les fervents de japonisme, de plus en plus nombreux, de plus en plus avides, à mesure que les objets convoités deviennent plus difficiles à cueillir. Dans quelques semaines, dans quelques jours peut-être, cette admirable collection dont les plus fins connaisseurs se disputent les merveilleuses feuilles et les livres inappréciables, sera dispersée aux quatre coins du monde. Aux retardataires à se hâter. Bien des pièces importantes échapperont sans doute à leur examen, comme ce fameux *Bain* de Kyonaga, qu'un amateur payait tout dernièrement cinq mille francs. Mais en y regardant bien, ils trouveront encore assez de sujets caractéristiques pour les initier à l'esthétique des écoles diverses, à la facture des *boudhiques* et aux jeux de pinceau des académiques de Tōsa et de Kano.

Mais, par exemple, ce que nous ne saurions conseiller à nos lecteurs, sans mériter d'être très justement qualifié de mauvais plaisant, ou pour parler le langage du jour, de parfait fumiste, c'est de passer sans transition aucune des maîtres japonais aux *artistes indépendants*, et du petit entresol du boulevard Montmartre au pavillon de la Ville de Paris. Car c'est, suivant l'usage, dans ce vaste hall, que la société des artistes indépendants vient d'inaugurer son exposition annuelle, la neuvième si je ne me trompe. Ces messieurs ont la vie dure. Ici le morceau précieux n'apparaît que rarement, bien rarement. Citons parmi les œuvres qui méritent d'arrêter un moment l'attention du visiteur, les envois d'Erik Saaf, de Charles Dulac, de Valtou, de Richard Ranft, de Marc Muller, les fantaisies fantastiques de Maurice Denis, les beaux pastels, d'une touche si franche et si large, de Jean-Louis Brémont, les essais décoratifs de Pierre Bonnard... Enfin, mentionnons aussi, à seule fin de n'être pas traité de philistin vulgaire, par certains confrères, prompts aux enthousiasmes exclusifs et farouches, les ternes et pesants mastiquages d'Anquetin, que j'ai entendu des gens de bonne foi comparer à Daumier, et les truculentes facéties de M. Henri de Toulouse-Lautrec, le peintre officiel de la Goulue et autres dames. Autour de ces œuvres d'un mérite fort inégal, et toujours très discutables, hurle et se démène la fantaisie la plus brutale et la plus échevelée.

« Entrée libre » dit le programme de l'association, et aussitôt la bousculade s'opère, car de tous les points de la terre (jusque de la Chine) accourent la foule innombrable des indépendants, tous désireux de protester publiquement contre l'injustice des jurys et de soumettre librement au jugement de leurs concitoyens les fruits de leurs laborieux travaux, la fleur de leurs rêves hautains. Et les portes du capharnaüm ne se ferment que lorsque ces messieurs ont déposé leurs produits sur les hautes murailles, en les recouvrant toutes. Le catalogue de l'exposition de 1893 ne compte guère moins de 1400 numéros. Je ne connais rien de plus désopilant et de plus douloureux à la fois qu'une promenade au milieu de toutes ces choses sans nom, où l'on devine à côté de facétieuses manifestations dues à de joyeux rapins, tant de vains et pénibles efforts. J'ai constaté, non sans une satisfaction réelle, que l'affreux pointillé avait cessé d'être. C'est une vision cauchemardesque de moins, dans notre métier de critique d'art.

Les journées sont belles, le ciel est d'un joli bleu, les marronniers verdissent et les fleurs commencent à étoiler les pelouses.... Nous ne



pensons donc pas accomplir une action mauvaise en conseillant à ceux qui n'ont rien de mieux à faire, une promenade aux Champs-Élysées, avec station au pavillon de la Ville de Paris. Nous persistons toutefois à penser que les toiles patriotiques de l'ineffable Henri Rousseau (le réel triomphateur de l'exposition des indépendants) ne doivent pas être vues immédiatement après un paysage crépusculaire d'Hiroshigüe ou une réunion de femmes « en grand épanouissement de beauté » d'Outamaro.

Un maître rare, que ce Vittore Pisano, dit Pisanello, dont l'administration des Beaux-Arts vient d'acheter, au prix de 30,000 fr., un curieux portrait de femme, qui figure déjà, en place d'honneur, dans le grand salon carré, tout à côté de l'Erasmus d'Holbein. Pisano naquit à Vérone vers 1380 et mourut à Rome en 1451. Ce fut un des plus remarquables quatorcentistes du Nord de l'Italie. La famille d'Este à Ferrare, les Gonzague à Mantoue, puis le pape, le chargèrent d'importants travaux. Et cependant il ne reste aujourd'hui que quelques traces, très remarquables il est vrai, de son brillant pinceau. Que sont devenus tant de chefs-d'œuvre ! Un *saint Georges* dans l'église Sainte-Anastasia à Vérone, l'*Adoration des Mages* acquise à la vente Barker par le musée de Berlin, le *saint Antoine*, donné par Lady Erslake à la National Gallery, et le beau portrait de Lionel d'Este, qui appartient à M. Morelli, ont seuls échappé à la destruction. Je ne parle, bien entendu, que de ses portraits de chevalier.

Voici, d'après M. Richtenberg, une heureuse description du portrait en question, dont les lecteurs du *Figaro* peuvent voir la reproduction dans ce même numéro : « Sur un fond de ciel bleu et un rideau de verdure parsemé de fleurs, sur lesquelles viennent se poser des papillons, se détache un profil de femme, dont les cheveux blonds relevés sur le sommet de la tête et retenus par des bandelettes blanches, dégarnissent un front bombé. Le modelé du visage est un peu mince. Le coloris en est peut-être un peu mat, mais avec quelle netteté et quelle franchise est dessiné le contour ! Quelle douceur dans ces yeux à demi-clos et quelle expression mutine dans ces lèvres qu'un sourire entrouvre ! Le costume blanc et rouge est d'un ton très chaud et d'un arrangement délicieux. L'emblème brodé sous la manche gauche — un vase de cristal décoré d'une riche monture d'orfèvrerie — qui figure également sur le revers d'une médaille de Lionel d'Este, permet de supposer que l'on se trouve en présence d'une des deux femmes du duc de Ferrare. » Tel est aussi d'ailleurs l'avis de M. Georges Lafenestre, l'éminent conservateur du musée de la peinture, au Louvre.

Pisanello, qui fut à la fois peintre, sculpteur et architecte, eut aussi la gloire de retrouver l'art depuis longtemps perdu des médailleurs antiques. Continuateur des célèbres ouvriers de Syracuse, il transporta dans ses dessins et ses peintures les précieuses qualités du ciseleur. De là la netteté des profils de tous ses portraits, netteté extraordinaire que l'habitude de manier la pointe ou le ciseau permet seule d'acquiescer.

Quelle que soit l'héroïne du portrait acheté par l'Etat, il est par lui-même assez remarquable pour que nous l'admirions sans conteste ; et nous devons féliciter chaleureusement notre administration des Beaux-Arts d'avoir acquis une œuvre aussi rare et d'un si puissant intérêt.

ARMAND DAYOT.

## JAPONISME D'ART

Tout est au japonisme à présent. Non à ce vulgaire et vilain japonisme fabriqué pour l'exportation par des Japonais civilisés en serre chaude, mais au japonisme d'avant l'ouverture du Japon — au temps où un art fleuri, merveilleux, étrange, transformant, épurant, divinissant presque par la contemplation de la nature ses origines chinoises, éclosait et vivait par soi-même, trouvant en soi, dans ce qui se présentait à la vue de ses artistes, un champ illimité — et c'était le réel ; — trouvant

dans l'imagination de ses poètes un champ plus illimité encore — et c'était le surnaturel, en toutes les formes que l'esprit humain peut le concevoir, — tantôt avec des grossissements d'une partie de l'être humain tels que l'être humain lui-même y soit confondu, tantôt avec des déformations, des assouplissements, comme des aérations de la figure humaine, si heureuses, si étranges, si fantomatiques que, si l'on sent bien encore le point de départ dans la nature, le point d'arrivée en est à ce point éloigné que seules des images japonaises donnent l'impression des spectres passant à travers les humanités, l'impression de quelque chose de très haut et de très beau tout ensemble, fluide et léger, impalpable et souverain, descendu d'on ne sait quel empyrée des rêves pour punir, pour venger, pour consoler.

Cet art, nouveau, étrange, mais point si étrange à le regarder de près qu'il n'ait avec les Primitifs italiens de singuliers points de contact, a tenté, dès qu'on a été admis à le connaître, certains amateurs. M. Edmond de Goncourt a été le premier entre les hommes de lettres — c'est un titre dont aime à se parer ce Maréchal des lettres — à aimer, à chercher, à collectionner les estampes japonaises. Déjà quelques voyageurs, qui avaient eu la chance d'arriver au moment où le Japon s'ouvrait aux Européens et le bon goût de choisir dans ce qu'on leur montrait ce qui était d'un art supérieur, avaient en jaloux accumulé des trésors. Sur quatre que je connais qui allèrent au pays du Soleil levant et des chrysanthèmes, alors qu'il fut permis d'y pénétrer, l'un a rapporté quelques mauvais ivoires et pas une image ; le second des bronzes ; le troisième quelques aquarelles superbes et de beaux ivoires ; mais le quatrième a, pour quelques sous, chez les bouquinistes et les marchands d'estampes, fait une rafle de livres et d'estampes. Ah ! les étranges et merveilleux livres où la pensée que nous ne saurions connaître, très étroite et fine, inscrite sur de minces cartouches, se balance entre des dessins qui donnent à ce point l'impression de la nature, qu'ils semblent destinés à quelque musée qui aurait Ingres pour dessinateur de ses planches d'anatomie et Raphaël pour prosecteur. Et qu'est-ce que les livres encore, fermés au vulgaire et qui par leurs mystérieux caractères, demeurent comme des fleurs perdues, emportées par les courants d'océans capricieux, loin, très loin de terres qu'on ne découvrira jamais, qu'est-ce près de ces images qui, elles, imposent à tous, aux plus ignares comme aux plus savants, la grâce alléchante et rare de leurs formes nouvelles à nos yeux, l'impression d'une nature neuve que des grands artistes — des artistes dont nos syllabes peuvent à peine traduire les noms — ont rendue dans sa jeunesse et sa grâce avec une vigueur qui confond avec un sentiment de la réalité vue qui impose aux moins experts une admiration.

Ce que les artistes européens cherchaient de préférence, c'est-à-dire l'expression de l'humanité dans le repos, semble presque l'inverse de ce que cherchent les artistes japonais : l'expression de la nature humaine dans le mouvement. Ils ne reculent devant aucune des scènes qui se présentent à leurs yeux, les plus brèves sensations, les plus instantanées images, le vol des étoffes autour du corps d'une danseuse qui pressent et réalise les éblouissantes visions de la Loie Fuller, les fouettements d'une pluie de mars grêlant en giboulée, les attitudes sautillantes des corps sous l'averse, tout le courant de la vie surprise en son agitation passagère non point par l'objectif d'un photographe qui l'immobilise sur sa plaque, mais par le pinceau rapide qui en suit, en perpétue, en annonce et en prononce les phases successives, fixant non le mouvement en soi, mais comme la synthèse du mouvement, à la fois la fugitive impression qu'il produit sur la rétine et la sensation plus profonde qu'il laisse en l'esprit. Puis, à côté de cette poursuite de l'impondérable, les Japonais s'évertuent à la recherche de la ligne très calme et très simple, à un pur et beau dessin des êtres, à des têtes de femmes d'une noblesse singulière, à des corps serpentins sous les étoffes qui les chargent, à des paysages d'une telle précision, si simples, si suggestifs tout ensemble que leur pays tout entier se dresse devant nous et que nous le voyons par leurs yeux mille fois que nous ne saurions le regarder par les nôtres.

Mais quoi ! pour que ce goût, cette passion de l'estampe japonaise prit un groupe d'amateurs, sortit des quelques rares initiés qui, dès le début, en avaient eu la compréhension, il fallut un temps très long : il





en fallut pour qu'on se débrouillât au milieu de cet inconnu, pour qu'on apprît à discerner où était le beau et quels morceaux devaient être recherchés de préférence; il en fallut pour qu'il vint en Europe des termes de comparaison en nombre suffisant pour qu'on pût, de cette esthétique particulière, reconnaître les lois et poser les bases. Il y a vingt ans déjà, à Londres, on était tout au japonisme, mais à un japonisme mondain et très moderne qui n'avait rien à voir avec le japonisme raffiné, artistique et rare dont à présent les amateurs parisiens ont eu la révélation. Les porcelaines, les émaux, les cloisonnés, les ivoires, les ferronneries, les niellures, il y a des siècles que les Hollandais en avaient la notion. Il y a eu des expositions merveilleuses — une entre autres à la salle de la rue de Sèze — qui ont montré quels trésors d'art, acquis il est vrai, à leur poids d'or, possèdent certains banquiers qui apprécient les choses un peu en proportion de ce qu'elles coûtent, mais n'en ont pas moins collectionné de merveilleux et rares chefs-d'œuvre d'ouvriers : mais de l'estampe, de ces volantes feuilles que le vent disperse, qui ne sont point de métal précieux, ou de pierre



dure, qui ne valent que par l'art supérieur passant sur elles et y déposant comme la poussière d'ailes de papillon, de ces papiers minces réservés aux plus vils usages qu'un simple contact d'un instant avec une planche de bois a fait divines et a fécondées à jamais, nulle trace chez ceux qui veulent même en art que le cher soit solide : et les Hollandais étaient banquiers. Il me semble bien que le premier qui en ait écrit avec quelque compétence, en mettant sous les yeux des lecteurs un certain nombre d'exemples, c'est vers 1860, il y a trente-deux ans, M. de Chassiron. Les premières ambassades française et anglaise, à titre de missions spéciales, sont de 1857 et de 1858. L'établissement de légations permanentes ne remonte qu'à 1859 et 1860. M. de Chassiron avait donc dès le début deviné, annoncé, présenté l'art japonais. Les japonisants lui doivent bien un souvenir et dans leur diner mensuel — car il y a un diner des japonisants — ils pourraient porter un toast à ce prophète ignoré qui, le premier, a découvert leurs terres promises.

Où est le temps où ces feuilles de papier se rencontraient communément comme images d'Épinal chez nous? A présent, pour trouver la belle épreuve, l'épreuve sans tache de moisissure, l'épreuve tirée avec ces gaufres merveilleux qui font jouer la couleur, l'épreuve qui seule satisfait les grands amateurs, il faut des fouilles, des négociations, des voyages sans nombre, où l'étranger est incapable de la patience rusée, de la diplomatie lente qu'il convient de suivre, où les coups d'argent ne servent de rien, où il faut des enquêtes où échoueraient nos agents de la Sûreté et cette sorte de confraternité mystérieuse entre gens de même race. C'est pour cela que ces dernières expositions, quoique faites presque à portes closes, sont un événement artistique d'une importance toute à part et qu'elles auront engagé dans le japonisme auquel jusque-là ils s'étaient montrés rebelles, parce qu'ils ne le connaissaient point, une foule d'amateurs nouveaux dont le goût fait autorité et qui viennent dès à présent se grouper autour des fidèles de la première heure.

C. D.

## Les Livres

Le manque de place nous a empêché jusqu'à présent de parler du dernier volume des *Mémoires du baron Haussmann*, paru chez Victor Havard. Nous sommes heureux de réparer aujourd'hui cette omission involontaire et de constater avec tous le vif intérêt qui s'attache à ce troisième volume, qui clôt la série des mémoires de l'ancien préfet de la Seine. Les friands de scandales seront déçus s'ils espèrent y lire quelques révélations intimes sur la vie des Tuileries à laquelle — on s'en souvient — le grand baron se trouva plus particulièrement mêlé. Ainsi que dans les tomes précédents de son important travail, l'auteur ne s'est pas départi de sa réserve touchant l'Empereur et l'Impératrice et s'y montre plein du même respect pour les souverains qu'il a toujours si noblement servis. En revanche, à côté de descriptions un peu ardues et spéciales sur la reconstruction de Paris et ses embellissements multiples, on rencontre à chaque page les traces de cet esprit aimable qui faisait du baron Haussmann un des hôtes les plus appréciés de la cour impériale. Témoin le délicieux post-scriptum que nous détachons d'une lettre de remerciements adressée à notre distingué collaborateur Philippe Gille :

« Je vous renvoie la lettre de M. M... C..., que je ne connais pas ; mais il me semble un bien aimable homme. Lire et relire mes volumes, sans y être forcé, lorsque tant de critiques en ont rendu compte évidemment avant d'en avoir coupé les pages, c'est un procédé bien digne de toute ma sympathie !

Bien à vous.

G. HAUSSMANN. »

M. Edmond de Goncourt continue chez Charpentier son intéressante étude des *Actrices du XVIII<sup>e</sup> siècle*, avec la *Guimard*. Procédant comme il l'a fait pour *Sophie Arnoult*, *M<sup>me</sup> de Saint-Huberty* et la *Claire*, le maître écrivain s'est entouré de documents authentiques pour écrire la biographie de la célèbre danseuse. L'ouvrage est plein d'anecdotes et de légendes qui suffiraient à en assurer le succès.

À la même librairie, Forain a réuni en un joli album une série de dessins qui, sous le titre *les Temps difficiles*, firent la joie des lecteurs du *Figaro* alors que commençait cet interminable procès du Panama. Cet album restera certainement le document le plus digne d'être conservé et le plus précis à la fois de la période de gâchis que nous traversons.

Trois volumes nouveaux à signaler chez Quantin. *La Civilisation florentine du XIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, par M. Perreux, membre de l'Académie des inscriptions, auquel on doit déjà une très complète *Histoire de Florence*. L'ouvrage est édité et illustré avec le soin habituel qu'apporte la maison Quantin à toutes ses publications.

*Lequel ?* signé d'un gracieux nom de femme, Suzel, contient deux jolies nouvelles alsaciennes également empreintes du même ardent patriotisme.

Puis enfin un ouvrage de renseignements détaillés sur les *Fleurs et jardins de Paris* ; étant donné la saison, on ne contestera pas du moins à ce dernier volume son actualité.

R. M.

Vient de paraître la 1<sup>re</sup> livraison de *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti, de l'Académie française. Nouvelle édition grand in-8<sup>o</sup>, illustrée de 128 compositions, dont 14 planches hors texte, par E. Rudaux et Huyot. L'ouvrage comprendra 20 livraisons de 16 pages. Il paraîtra une livraison par semaine. Prix de chaque livraison, 75 centimes. En vente chez J. Strauss, 5, rue du Croissant, Paris, et chez tous les libraires.

\*\*\*\*\*

### CHEMINS DE FER DE L'OUEST

#### Abonnements d'un mois.

La Compagnie de l'Ouest, en présence du succès obtenu par ses abonnements circulaires de trois mois, six mois et un an, créés récemment sur les lignes de Saint-Cloud, Versailles (rive droite et rive gauche), Saint-Germain et Marly, vient de prendre une nouvelle mesure qui favorisera certainement le séjour à la campagne des personnes appelées constamment à Paris par leurs occupations, en créant sur ces mêmes parcours des abonnements d'un mois, délivrés pendant toute la saison d'été, du 1<sup>er</sup> mai au 1<sup>er</sup> octobre.

Ces nouveaux abonnements sont d'autant plus avantageux qu'on peut les obtenir à une date quelconque ; il suffit de les demander cinq jours à l'avance.

### CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

#### FÊTES DE PAQUES 1893

##### Extension de la durée de validité des Billets Aller & Retour.

A l'occasion des Fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans étendra jusqu'au mardi 11 avril inclus la durée de validité de ses billets d'Aller et Retour à prix réduits, qui seront délivrés, pendant la période du 29 mars au lundi 10 avril inclus, aux conditions de son tarif spécial G. V. n° 2.

Ces billets conserveront la durée de validité déterminée par le tarif précité, lorsqu'elle sera supérieure à celle ci-dessus fixée.

### CHEMIN DE FER DU NORD

#### PARIS — LONDRES

Cinq services rapides dans chaque sens. — Trajet en 7 h. 1/2. — Traversée en 1 h. 1/4.

Tous les trains, sauf le Club-Train, comportent des 2<sup>e</sup> classes.

En outre, les trains de malle de nuit partant de Paris pour Londres à 8 h. 25 du soir et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir prennent les voyageurs munis de billets de 3<sup>e</sup> classe.

Départs de Paris : Via Calais-Douvres : 8 h., 11 h. 30 du matin, 3 h. 15 (Club-Train) 8 h. 25 du soir. — Via Boulogne-Folkestone : 10 h. 20 du matin.

Départs de Londres : Via Douvres-Calais : 8 h. 11 du matin, 3 h. (Club-Train) et 8 h. 15 soir. — Via Folkestone-Boulogne : 10 h. du matin.

Les voyageurs munis de billets de 1<sup>re</sup> classe sont admis sans supplément dans les voitures de 1<sup>re</sup> classe ajoutées au Club-Train entre Paris et Calais.

De Calais à Londres supplément de 12 fr. 50.

\*\*\*\*\*

### ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

*Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.*

*Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.*

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.

\*\*\*\*\*



E. BOUTIGNY



E. Boutigny

[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright by Boussod, Valadon & Co, 1893.

UN VERRE DE VIN

Ayuntamiento de Madrid









## LES NOCES DE LA PRINCESSE KIRILLA GLEBOVNA

PAR LYDIE PASCHKOFF

C'EST un pays tranquille et charmant ayant bien le caractère de la Moscovie que le district de la ville de Kolomna près de Moscou. Ce ne sont que forêts touffues et champs de blés alternés par des cerisiers en fleurs.

Le mois de mai est cette année de 1510 particulièrement doux et beau. Les lilas, les merisiers, les muguet et les fraisiers remplissent l'air de leurs aromes légers. Chaque brin d'herbe s'élance hors de la terre dégelée enfin, vers le soleil qui brille du pâle et pourtant joli éclat doré particulier à la Russie blanche. Sa chaleur qui ne parvient pas encore à annihiler la fraîcheur de l'atmosphère, est déjà assez tiède pour rendre la vie à tout ce qui était inerte, il y a quelques jours. C'est un printemps russe, l'on sent la sève monter violente de dessous la terre noire et fertile.

Le chant joyeux et semillant des oiseaux revenus du sud accompagne le murmure doux des ruisseaux bordés de myosotis d'un bleu de turquoises de Perse. La source de l'un d'eux est ombragée par un arbre centenaire, célèbre dans toute la contrée; une Ikone de Notre-Dame-de-Smolensk est posée dans une niche du vieux tronc crevassé, et suivant une coutume antique léguée par les Scythes adorant le Dieu Péroune aux Russes devenus chrétiens, chaque passant doit accrocher aux branches tordues de l'arbre sacré, un ruban ou un chiffon pour conjurer le mauvais sort. Ces petits brins d'étoffe de couleurs diverses flottent au vent et font un effet bizarre sur l'antique et mystérieux chêne, qui ressort de tout son épais et sombre feuillage sur le blanc délicat des cerisiers fleuris.

Autour de la source, la solitude est complète, un lièvre vient mirer ses longues oreilles dans une petite anse entourée de fougères; soudain, il détale, car on entend un bruit de branches froissées, puis un grand éclat de rire et un baiser sonore!

Une jeune fille écarte le feuillage et les grappes de lilas; elle saute vivement du talus gazonné dans le sentier creux; un jeune fauconnier du tzar, Wassili Joanowitch, la poursuit et veut l'embrasser encore, mais elle s'échappe de ses bras étendus. « Arrière! s'écrie-t-elle, sinon, j'appelle, et les gardiens du terem arriveront ici! prends garde, Paramone Nikititch... crains la vengeance de nos jeunes seigneurs; ils n'aiment point qu'on offense une jeune fille appartenant au terem de leur sœur, la princesse Kirilla Glebovna! » Paramone Nikititch fit pourtant encore un pas en avant, mais les yeux noirs de la jolie Domna prirent une expression si menaçante, qu'il recula.

« Ma chère Domna, dit le jeune fauconnier doucement, pourquoi me repousser, ne suis-je pas ton fiancé? »

— Fiancé! répéta Domna courroucée, ce n'est pas ainsi qu'on est le futur mari d'une jeune fille qu'on estime. Vois notre princesse Kirilla Glebovna, qui se marie dans deux jours, elle n'a jamais été vue par son fiancé, le boyard prince Rostislaw Feofanowitch, et elle ne l'a jamais aperçu non plus; tandis que toi, bandit, tu agis en voleur!

— Je préfère ma manière à moi. S'épouser sans se voir et se connaître, est bon pour les grands seigneurs, je ne suis qu'un petit gentilhomme. Toi, une simple paysanne.

— Une dvorovaia (1) n'est jamais une paysanne, s'écrie la jeune fille; vois mes mains blanches, avec lesquelles nous brotons les robes du trousseau de notre belle princesse Kirilla Glebovna, et au lieu d'être assise à mon métier de brodeuse, je perds mon temps à me disputer avec toi! Adieu! laisse-moi rentrer dans le terem.

— Attends, ma chérie, dis-moi encore que tu m'aimes!

— L'ai-je jamais dit?

— Méchante! au moins dis-moi comment nous ferons pour nous voir aux noces; je serai parmi les gens de la suite du prince Rostislaw, le fiancé.

— Et moi, dans la suite de la princesse Kirilla Glebovna, la fiancée; c'est-à-dire enfermée avec elle dans le terem.

— Alors?

— Et alors, c'est très simple... nous ne nous verrons point.

— Cruelle!

— Tu connais le village Oustvolna, près d'ici?

— Oui!

— Eh bien c'est dans ce village, au centre, tout près de l'église, que demeurent mes parents; envoie les swatis (2) chez eux... mais chut... que vois-je? la porte des jardins s'ouvre... ce sont les jeunes filles du terem, elles précèdent la princesse Kirilla Glebovna, et son amie la boyarina Antonida... fuyons... » Domna pousse le fauconnier du tsar dans les taillis et ils disparaissent.

Les serves de la princesse disposent des tapis et des carreaux sur le gazon autour de la source et à l'ombre du vieux chêne.

La princesse Kirilla Glebovna et la boyarina Antonida s'avancent lentement sous le dôme de verdure ombrageant le sentier creux qui conduit de la petite porte des jardins, vers la source. Une des serves saisit les longues branches d'un merisier et les secoue; une pluie de corolles tombe comme une neige parfumée, la princesse lève sa tête penchée et sourit tristement.

(1) Fille de la Cour des Boyards. — (2) Entremetteurs de mariages.



« Me diras-tu enfin ce qui te préoccupe, ma Kirilla, demande Antonida, une beauté brune aux yeux sombres et aux sourcils noirs, dénotant son origine méridionale, tandis que la princesse Kirilla Glebovna est blonde et a des yeux bleus, aux regards longs, mouillés et langoureux.

— Je vais te le dire, répond la princesse avec une expression angoissée. Envoie les filles se promener plus loin dans les bois. »



Antonida ordonne aux suivantes de cueillir des muguet et des myosotis pour en tresser des couronnes afin de les suspendre à l'arbre sacré. Les jeunes filles se répandent en courant aux alentours et bientôt on entend leurs éclats de rire et leurs appels à travers la forêt.

Kirilla et Antonida se placent sur un des tapis. La princesse pose sa tête sur l'épaule d'Antonida et éclate en sanglots.

« Ecoute, dit-elle, toi ma seule confidente... et juge de mon désespoir... Dans deux jours, je me marie avec le prince Rostislav. Mon père est décidé à me donner à cet inconnu... et j'en aime un autre.

— Qui, grand Dieu !

— Souviens-toi de notre voyage à Moscou, quand on y manda mille cinq cents jeunes filles nobles, pour que le tsar Basile, alors tsarewitch, pût choisir parmi nous celle qu'il devait faire monter sur le trône. Nous restâmes un peu plus de cent des plus belles, pour nous prosterner à ses pieds, et lui offrir un mouchoir brodé d'or, jusqu'à ce qu'il donnât le sien, et la bague de fiançailles à la plus humble, à la belle Solomania, devenue, à la mort du tsar Joaon III, notre vertueuse tsarine actuelle. Dans la suite du tsar, parmi les Ryndas (1), il y avait notre voisin, Nikita Morozow...

— Celui qui se promenait autrefois sous les fenêtres grillées du terem, sur un beau cheval tatar ? interrompit Antonida.

— Oui ! eh bien, je l'aime, et c'est à cause de lui que je n'ai eu aucun dépit de ne pas avoir été choisie par le tsar. Tu as pu voir qu'à l'inverse des autres jeunes filles, j'étais toute joyeuse ; les boyarinas (2) de la cour m'ont reproché cette joie, qui était contre toute étiquette.

(1) Les Ryndas étaient des fils de boyards portant des hachettes. Ils étaient vêtus de satin blanc et précédaient le tsar dans les cérémonies.

(2) Femmes de boyards.

— Il est vrai ! Et nous étions très étonnées de te voir si détachée des grandeurs de ce monde, toi qui, plus que toute autre, avais droit au rang suprême... Mais tu n'as plus revu le boyard Nikita Morozow ?

— Si... il est venu... là... à cette place...

— Que dis-tu ?... si près du terem ?

— Oui ! Et tu sais que mon père ne veut pas me donner à un si jeune fils de boyard.

— Tâche de l'oublier pour te résigner à remplir tes devoirs envers ton futur mari.

— L'oublier... mais je ne le puis plus... et fort de ses droits, il me menace de venir m'arracher aux bras de son rival, le prince Rostislav, jusque devant l'autel... que faire... grand Dieu, car il le fera comme il le dit... »

Antonida est épouvantée... « Pourvu qu'il n'arrive pas quelque malheur », pense-t-elle.

La princesse Kirilla se lève, chancelante d'émotion. Elle va vers le vieux chêne, s'agenouille devant l'ikone, détache un des nombreux colliers de perles et de coraux qui s'étagent sur son beau cou et sur ses superbes épaules, elle le suspend à une des branches de l'arbre.

« Sauve-moi, notre sainte protectrice, dit-elle en se signant avec ferveur, et je fais vœu d'aller à pied jusqu'au couvent de Saint-Serge. »

Antonida prie à côté d'elle, les suivantes reviennent de leur promenade et, voyant leur maîtresse suspendre un collier à l'arbre, l'imitent. Le chêne a bientôt un surcroît de parures faites de fleurs, de perles et de rubans multicolores.

Après un dernier signe de croix, la princesse Kirilla et Antonida se dirigent vers la porte des jardins, suivies par les serves. A peine la dernière a-t-elle disparu que les branches d'un rosier sauvage s'écartent et un jeune boyard montre sa figure brune et décidée ; il regarde autour de lui avec attention. Un ratnik (1) le rejoint.

C'est ici, Sidor, que tu donneras rendez-vous à mes cavaliers, demain soir, à sept heures. « Vivrai-je jusque-là, ô mon Dieu ! » s'écrie le jeune boyard avec désespoir, en se laissant tomber sur le banc de gazon que viennent de quitter la princesse Kirilla et Antonida ; il tire son poignard de sa ceinture et lacère à grands coups de lame, la terre et l'herbe.

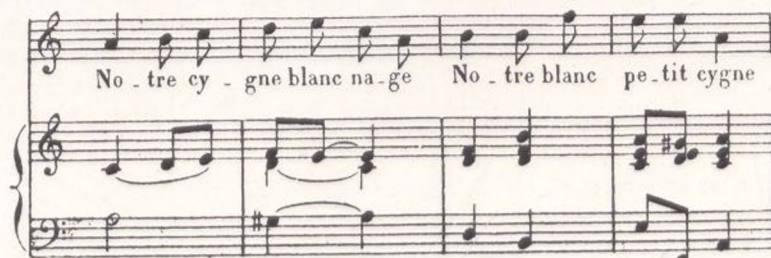
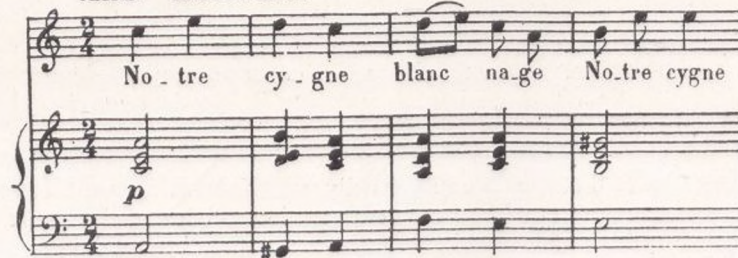
Sidor reste debout, très calme ; il est habitué au caractère violent de son boyard et à ses brusqueries passionnées. Il attend la réaction qui ne tarde jamais de se produire. A bout de souffrance, le jeune boyard pâlit et frissonne.

Le crépuscule tombe, les branches du grand chêne sombre s'éclairent un moment d'une vive lumière ; un léger brouillard se forme sur le ruisseau. Au loin, à travers la futaie épaisse, on voit les étroites fenêtres du terem illuminé pour une fête.

C'est la dernière soirée de jeune fille de la princesse Kirilla ; c'est son devitchnik (2) Bientôt on entend les lamentations d'usage les derniers jours avant la noce.

Nikita Morozow lève la tête et écoute les voix mélodieuses qui s'épandent en ondes étranges et tristes par les jardins et jusqu'à la forêt. Le jeune boyard sait que le devitchnik est le préliminaire de la conduite, par ces mêmes jeunes filles, de la fiancée qu'il aime, vers un autre, un étranger qu'elle ne connaît pas ! mais qui disposera d'elle dans quelques heures.

#### And<sup>te</sup> moderato.



chantent les jeunes compagnes de la princesse Kirilla. « Non ! s'écrie Nikita Morozow, non ! jamais moi vivant mon petit

(1) Soldat (le mot de soldat date seulement de Pierre Le Grand). Ratnik est repris sous Alexandre III.

(2) Réunion de jeunes filles. Le bal blanc d'aujourd'hui.



*cygne blanc* (1) n'appartiendra au prince Rostislaw. A nous deux, prince! Tu as quarante ans (2), tu commandes l'armée du tsar, tu es comblé d'honneurs, je n'ai que vingt ans, mais nous verrons à qui la belle Kirilla appartiendra, elle qui n'a que dix-sept ans est bien trop jeune pour un homme de ton âge! A nous deux! ajoute le jeune boyard, en faisant un geste de menace.

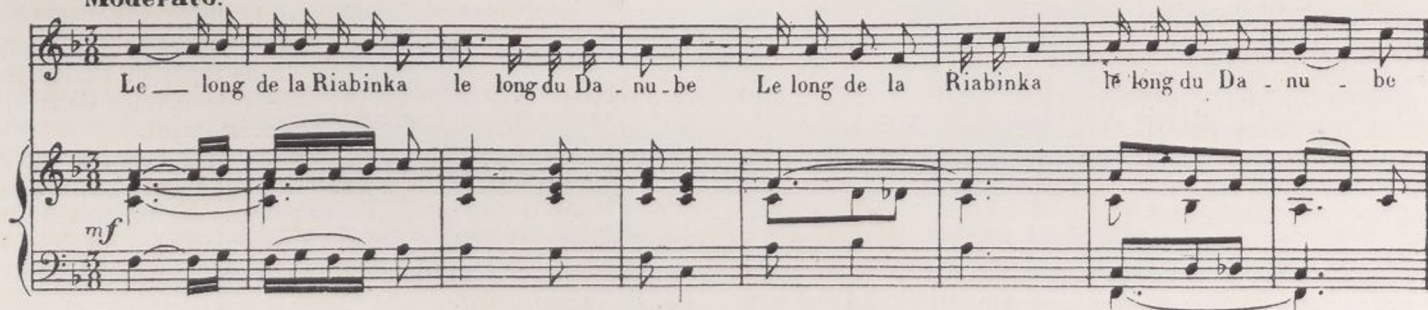
— Daignez vous calmer, Nikita Dmitriewitch, dit timidement Sidor; souvenez-vous que vous êtes de service au Kremlin,

auprès du tsar qui n'aime pas que ceux qui doivent le garder soient en retard. Nous n'avons que le temps de regagner Moscou. »

Nikita Morozow fait un effort pour secouer les sombres pensées qui l'accablent, il regarde encore une fois les fenêtres illuminées du terem et écoute le chant des jeunes filles; elles ont choisi un air plus gai pour faire oublier sans doute à la triste fiancée les regrets qui la rongent.



**Moderato.**



Nikita Morozow ne peut en supporter plus, il se précipite dans le taillis et l'on entend bientôt le galop furieux de deux chevaux s'éloignant vers la capitale des Tsars de Russie.

La solitude se fait définitivement autour du chêne sacré, le calme de la nuit n'est bientôt plus traversé que par le cri de la chouette, l'oiseau de la tristesse.

\*\*\*

Les immenses horomis (3) du boyard prince Gleb Zabrovo, père

(1) Mot de caresse russe (Moïa Lebedouchka).

(2) Dans l'ancien temps, et actuellement dans le peuple, un homme de quarante ans était et est considéré comme vieux, et il l'était, la vie ancienne étant plus rude.

(3) Maisons entourées de chaumières.

de la princesse Kirilla Glebovna, sont préparés pour les fêtes des noces si longues, si compliquées et si luxueuses en usage dans l'ancienne Moscovie.

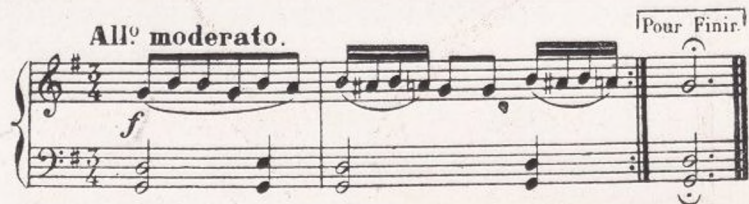
Les invités, suivis chacun de leur famille, clients et serviteurs, remplissent déjà les maisons, petites et grandes, qui forment les annexes de celle où sont les salles de fêtes, les conviés arrivent encore et toujours en carrosses attelés de six chevaux, en chariot et à cheval, car dans l'ancien temps, la différence de fortune n'excluait pas les nobles pauvres des banquets des riches.

La foule est énorme, tant dans les maisons que dans les cours où on remise les carrosses et où l'on attache les chevaux autour de provendes abondantes. Les femmes sont strictement séparées des hommes; vieilles et jeunes se trouvent dans les salles du



terem où l'on habille, pour son mariage, la fiancée avec toutes les cérémonies accompagnées de chants et de paroles rythmées; celles-ci la plupart dites par les vieilles clientes des princes Zabrovo, ayant conservé par tradition tout ce qu'on doit souhaiter à une jeune fiancée et dire pour lui éviter le mauvais œil.

Pendant que son père et ses frères reçoivent les boyards, la princesse Kirilla est assise au milieu d'une foule de jeunes filles et de jeunes femmes; elles peignent une dernière fois la longue chevelure de Kirilla, ces blondes tresses qui seront cachées pour toujours sous sa lourde coiffure de femme mariée; elles prennent le peigne tour à tour en chantant :



Pendant ces chants, d'autres jeunes filles lui présentent à choisir des bijoux dans une riche cassette en or, garnie de grosses turquoises. Kirilla repousse cette cassette, présent du fiancé; il lui semble que si elle se pare de ces pierreries, elle consent à devenir la femme de l'homme qui lui est imposé par sa famille.

« Je veux voir mon père, dit-elle, une dernière fois avant d'être conduite à l'église. »

Une femme sort du terem et donne l'ordre à un des serviteurs de garde auprès des portes de prévenir le prince Gleb Zabrovo.

Le vieux prince est assis dans la grande salle sur un banc couvert de tapis précieux et de martre-zibeline; sa figure resplendit de joie contenue, car l'alliance avec le prince Rostislaw apportera les faveurs et la situation que la haute position de son gendre lui permettent d'espérer pour ses fils. Sa maison acquerra un surcroît d'honneurs qui lui permettra peut-être de marier un de ses fils à une tsarevna, sœur du tsar Basile Joannovith.

Une vraie cour de gentils-hommes l'entoure et l'écoute.

Le gardien le prévient du désir exprimé par la fiancée.

Le prince se lève de son banc de velours et dit : « Je vais au terem, mes fils me remplaceront auprès de vous. »

Les deux fils du prince saluent les assistants et prennent la place de leur père, qui sort suivi de ses serviteurs particuliers.

Une galerie voûtée, peinte de couleurs vives et d'or; mène au terem où le prince pénètre, à la grande confusion des jeunes filles et même des femmes, qui cachent leur visage avec la fata (1) en soie blanche de leur haute kitchka (2).

« Mon père, dit la princesse Kirilla, mon père, je vous supplie encore une fois de ne pas me forcer d'épouser un homme que je ne connais pas... »

— Depuis quand les filles doivent-elles connaître celui qui sera leur mari? Je veux ce mariage. Excusez, respectables boyarinas, ajoute le prince, en faisant un salut à la ronde aux matrones, excusez les caprices de cette enfant gâtée; et vous, jeunes filles, chantez et réjouissez ma vieillesse. »

Le prince sort accompagné par le regard désespéré de sa fille qui reste comme pétrifiée au milieu de ses amies; depuis ce moment, la fiancée, indifférente, se laisse coiffer, habiller par ses amies, et chausser, suivant la coutume, par un petit garçon de dix ans qui trouve des pièces d'or dans chacun des souliers en satin de la mariée.

On frappe à la porte du terem. Kirilla jette un regard d'effroi sur Antonida qui l'a soutenue et consolée toute cette journée. C'est le droujka le garçon d'honneur du fiancé.

On entr'ouvre la porte.

(1) Voile en soie épaisse. — (2) Coiffures russes.

« Le fiancé, dit-il solennellement, attend la fiancée à l'église. » La princesse pousse un cri et s'évanouit dans les bras d'Antonida; c'est avec peine qu'on parvient à la faire revenir à elle et à l'amener, précédée du petit garçon qui porte l'ikone pendant que le cortège traverse les galeries intérieures réunissant le terem à l'église.

Les chants religieux retentissent à l'entrée de la princesse Kirilla, qui reste debout, appuyée sur Antonida et une des jeunes filles, pendant qu'en face se tient le fiancé, le prince Rostislaw qui tâche d'apercevoir les traits de sa future à travers le long et épais voile dont elle est enveloppée, mais il ne voit que sa robe en glazet (1) blanc doublée et garnie de soie rose.

Le prince Rostislaw est en costume de fiancé, satin blanc et bleu; c'est un très bel homme avec une superbe barbe brune; ses traits portent la trace de nombreuses campagnes qu'il a faites contre les Tatares, il est hâlé par le soleil et le vent, une balafre coupe son front hautain, ses yeux ont la dureté de l'homme de guerre, quoique son sourire tempère de temps en temps l'expression énergique de son visage.

Deux droujkas déroulent le tapis en satin rose sur lequel le prêtre va placer les fiancés.

La cérémonie commence. Kirilla semble marcher dans un

rêve, les bagues sont échangées, trois fois le prêtre a fait tourner le couple, suivi des droujkis, autour de l'autel, ils ont bu à la même coupe du vin béni, le prêtre ordonne à l'époux d'embrasser sa pâle épouse. Le prince Rostislaw rejette le voile de sa femme, la contemple d'un regard ardent; il se penche pour lui donner le baiser... Soudain, on entend un tumulte, la porte s'ouvre, un jeune boyard bondit au milieu de l'église, il est suivi de plusieurs de ses amis et de ses serviteurs.

« Cette femme est à moi! Est criminel celui qui me la prend! s'écrie-t-il, en serrant dans ses bras Kirilla. »

— Trop tard, proclame le prêtre, elle est mariée, et Dieu l'a unie à celui dont aucune puissance humaine ne peut plus la séparer, ni dans ce monde ni dans l'autre! »

Le prince Rostislaw jette un regard terrible sur son rival, il lui arrache sa femme des bras en tirant son sabre dont il donne un coup droit au boyard Nikita; le jeune homme s'affaisse sur le tapis de satin rose des mariés qu'il tache de son sang.

Le prêtre est debout tenant haut la croix, pendant le combat que livrent les amis du jeune boyard Nikita Morozow contre les amis du prince Rostislaw qui, lui, emporte sa femme dans le terem; il la pose sur un lit de repos et curieusement la regarde abimée dans son évanouissement.

« Très belle, se dit-il, mais est-elle digne d'être ma femme? »

Les cérémonies du mariage

continuent malgré le mort qui a remplacé les mariés à l'église, et malgré les prières funèbres que le prêtre est seul à dire auprès de Nikita Morozow.

On enveloppe la princesse Kirilla dans de précieuses et légères fourrures, car la soirée est fraîche et le trajet assez long jusqu'à Moscou; on la met dans un carrosse attelé de quatre chevaux blancs; le prince Rostislaw prend place à côté d'elle. Les voilà partis avec une longue escorte de voitures et de cavaliers pour les horomis du nouveau marié.

Le vieux prince Gleb Zabrovo est content, il respire enfin, le mariage est fait, il n'y a plus à revenir là-dessus. Le souper est servi dans les salles et dehors dans les jardins, pour le peuple. Seule dans le terem, Antonida ne peut prendre part au festin; elle erre comme une âme en peine et regarde tantôt par une fenêtre, tantôt par l'autre. Antonida est tourmentée par un sombre pressentiment.

Le jour commence à poindre, elle jette un dernier coup d'œil

(1) Etoffe tissée d'argent.





vers la route de Moscou et pousse un cri; les femmes du terem accourent.

« Qu'est-ce? Que vois-tu, Antonida? demandent-elles. Ne serait-ce pas le fantôme de l'assassiné? »

— Regardez, regardez, répond Antonida en montrant le carrosse du prince Rostislav qui revient au galop furieux des chevaux conduits par un cocher aux yeux hagards.

— Mon Dieu qu'est-il arrivé! » crient les femmes en se précipitant affolées dehors.

Le carrosse s'arrête au pied de l'escalier extérieur et couvert du terem; les femmes de service ouvrent la portière et Antonida

aperçoit gisante sur les couvertures en martre-zibeline la princesse Kirilla Glebowna ensanglantée, un couteau planté dans la poitrine. Sa main crispée tient un parchemin sur lequel Antonida lit, d'un regard égaré :

« Prince Gleb Zabrowo, je te rends ta fille ! »

« Prince ROSTISLAW. »

C'est le troisième printemps qui commence, après deux blancs hivers de Moscovie, depuis les funestes noces de la princesse Kirilla Glebowna. Le ruisseau qui baigne les racines de l'arbre



sacré s'est délivré des glaces de l'hiver et murmure joyeusement de nouveau; le chêne antique s'est recouvert de feuilles vertes, il est toujours orné de rubans et de petits morceaux d'étoffe, bientôt emportés par le vent et renouvelés sans cesse par les dévots. L'air est tiède et embaumé, un rossignol s'est établi dans un bosquet voisin, il fait entendre ses trilles que domine le chant des oiseaux et des oisillons, les abeilles butinent en bourdonnant sur les fleurs, le sentier est devenu plus étroit, l'herbe l'envahit, car les filles du terem ne viennent que bien rarement auprès de l'arbre sacré.

Un moine ermite est assis sur le banc de gazon, en roulant son chapelet entre ses doigts; son ermitage, bâti depuis peu, dépend du grand couvent voisin, fondé par le tsar Basile.

Le Jéoroskimonach (1) Zozime est respecté par tous les habitants de la contrée, et on vient des pays les plus lointains pour consulter ce vieillard, lui demander ses conseils et sa bénédiction. Zozime passe pour accomplir des miracles de son vivant; il apparaît aux croyants demeurant très loin, aux confins de la Moscovie; il guérit les malades, il éloigne le malheur, réconcilie les époux qui ne s'accordent point et donne des avis très sages. Zozime est ce qu'on nomme en Russie un *staretz*, un *vieux* qui, oubliant son propre moi, n'est occupé que des affaires des autres et se sacrifie complètement à leur salut ici-bas et au ciel.

Sa figure pâle, ascétique, très maigre, car il ne se nourrit que de pain bénit et de racines, porte un cachet de complet détachement des choses de la terre, son âme ne tient presque plus à son corps et il s'en faut de très peu pour qu'elle s'envole dans l'infini.

On entend dans le lointain les cloches du monastère qui sonnent un carillon joyeux; un frère convers arrive en courant vers le père Zozime.

« Saint père, entends-tu les cloches? C'est le prince Rostislav qui revient de la guerre avec ses droujinis (2); on célèbre une messe d'action de grâce au monastère. Daigne interrompre tes

méditations pour venir assister à la messe et bénir le chef et ses soldats.

— Allons, répond le père Zozime en se levant, allons prier pour l'armée du tsar. »

Le vieillard s'éloigne, appuyé sur le bras vigoureux du frère convers. A peine a-t-il tourné autour de la source, vers la direction de la route qui mène au couvent, que la petite porte des jardins du prince Zabrowo s'ouvre. Plusieurs jeunes filles du terem s'avancent en portant des tapis, comme au commencement de ce récit; une sœur converse est parmi elles, c'est la jolie Domna, toute grave et austère sous les vêtements noirs du cloître.

Ses compagnes l'entourent et lui demandent si elle n'a aucun regret de s'être décidée au noviciat.

« Chères compagnes, dit-elle, mon fiancé étant envoyé par le tsar dans les armées combattant les Tatares, je préférerai suivre notre princesse Kirilla Glebowna qui, dès sa guérison miraculeuse, après le coup de poignard qu'elle s'est donné elle-même, à ce qu'elle assure, s'est retirée dans le couvent Devitchi où elle vient de finir son noviciat et d'où elle est rentrée aujourd'hui à la maison; elle y attendra la permission de son mari pour prendre le voile, ce qu'il ne lui refusera pas, à ce que l'on pense.

— Et toi! prendras-tu le voile aussi? »

— Où voulez-vous que j'aie, mes chères compagnes? Mon Paramone Nikititch, le fauconnier du tsar, devenu son Ratnik, m'a oubliée ou bien il est tué par les Tatares! »

Domna pleure en disant ces mots.

« Essuie tes larmes, disent les filles du terem, voilà la princesse Kirilla Glebowna et la boyarina Antonida, ne les attriste point de ta douleur! »

En effet, au loin, dans le sentier creux, on voit venir une jeune femme avec une novice. Antonida porte le costume des boyarinas mariées, elle a épousé un des frères de la princesse Kirilla Glebowna; son mari est aussi parti pour la guerre, vivant seule dans le terem des princes Zabrowo, elle se sent toute heureuse du

(1) Moine ermite.

(2) Régiments.



retour momentané de Kirilla. La princesse novice est d'une pâleur de cire; elle a vu la mort de si près, qu'il lui en reste quelque chose de mystérieux; elle a l'air d'une trépassée revenue au milieu des humains par quelque miracle. Ses mouvements sont lents, sa démarche glissante à la manière d'un fantôme, elle inspire une inquiétude peureuse à ses compagnes et à ses servantes. Antonida a le visage en larmes, car elle dépense vainement son éloquence pour supplier sa belle-sœur de rester dans le terem avec elle.

« O Kirilla! si tu savais le chagrin que tu me fais, sauvée avec tant de peine de la mort, malade si longtemps que nous nous at-

tendions à chaque instant de voir ton âme se détacher de ton corps déjà inerte! Et maintenant, de novice, tu veux te faire nonne!

— Je t'en prie, Antonida! je t'en prie, laisse-moi attendre dans le calme la permission de mon mari.

— Et nous qui t'avons sauvée!...

— Vous avez eu tort. J'étais condamnée à mort, il fallait me laisser mourir...

— Toi condamnée! ces paroles réveillent mes doutes; dans ton délire tu parlais autrement. C'est ton mari qui a voulu te tuer! Si c'est vrai, ton père porterait sa plainte au tsar!



— Tais-toi! ce n'était que du délire! C'est moi-même qui ai voulu me tuer! Laisse-moi à mes remords!

— Des remords! mais pauvre chère Kirilla, tu as expié tout, et même ta tentative de suicide! Dieu t'a pardonné.

— Dieu!... peut-être... mais les hommes pardonnent-ils?

Depuis quelques instants, le père Zozime est revenu du monastère; à côté de lui se tient un inconnu de haute taille, qui cache son visage derrière les branches de lilas.

« Ma fille, dit le père Zozime, les hommes doivent être indulgents pour que Dieu les absolve de leurs péchés, et je viens te parler de la part de ton mari; il te prie de rester dans le monde, de lui pardonner sa colère et le coup de poignard qui faillit le faire assassin. Il est temps d'avouer ce que ta générosité t'a poussée à nier pendant si longtemps.

— Mon père! Non! non! c'est moi qui...

— C'est lui-même, ma fille, qui l'avoue. »

Le père Zozime prend le prince Rostislav par la main et le fait avancer auprès de Kirilla.

« Voici ton mari, ma fille! le mariage chrétien est chose sérieuse. Tu n'as pas le droit d'abandonner ta place auprès de lui et lui doit répondre devant Dieu de ton âme désespérée. Rien n'existe plus qui puisse troubler votre vie commune. Ton mari s'est remis à mon jugement; vivez ensemble en bon accord, selon la loi de Dieu! »

Le père Zozime prend l'ikone de l'arbre sacré et bénit les deux époux agenouillés.

Pendant cette scène, une foule de gens divers : boyards, moines, paysans, ratniks se sont rassemblés autour du père Zozime; ils écoutent ses paroles avec attention; un jeune ratnik

s'avance vivement vers Domna. C'est Paramone Nikititch, l'ancien fauconnier du tsar, revenu sain et sauf de la guerre; il prend la main de Domna et demande au père Zozime de les bénir aussi. Domna est transportée de joie, sa figure resplendit et fait plaisir à voir, même à la princesse Kirilla qui sourit en montrant le jeune couple à son mari. « Ils sont heureux, dit-elle.

— Nous le serons aussi, répond le prince Rostislav d'une voix forte, et, suivant l'ancien dicton russe : Que celui qui se souviendra des choses passées perde ses yeux! N'est-ce pas, ma chère princesse? » ajoute-t-il en prenant sa femme dans ses bras!

Et comme rien ne se passe en Russie sans chants et musique, les jeunes gens et les jeunes filles entourent le couple princier; les premiers jouent de la balalaïka, les secondes chantent, les petits garçons dansent en retournant vers le terem où Antonida les attend pour les recevoir avec l'ikone, le pain et le sel.

Le père Zozime reste seul auprès de l'arbre sacré avec un frère convers, il écoute en souriant ces chants joyeux que l'écho répète au loin et qui semblent se répandre par toutes les terres de la Russie. « Vivez, jeunes gens, gais et insoucieux comme les oiseaux du ciel, dit-il, pendant que moi, qui ai fini ma vie terrestre, je prie pour vous et pour la Russie, que je vois immense... dans l'avenir! » Le vieillard reprend la route du monastère dont les cloches sonnent les vêpres. Bientôt sa silhouette et celle du frère convers disparaissent dans le crépuscule au détour du sentier et le paysage reprend son solitaire attrait, pendant que le rossignol lance de plus belle ses trilles vers le ciel étoilé.

LYDIE PASCHKOFF.

(Illustrations de N. de Malischeff.)





**Andantino (69 = ♩)**

**CHANT**

Il est par - ti, et seule hé - las! moi je pleu - re mon a - mi. Hé -

**PIANO**

las! hé - las! la dou - leur m'a pâ - li - e Reviens! — près de l'a - mi - e pauvre fleur qui meurthé.

*L'Espresso* maître de

Ayuntamiento de Madrid



*Poco rit.* - *a Tempo.* *f* *p*

- las! et qui voudrait fleurir pour toi Ah! Re - viens! re - viens!

*p* *Dolce.* *f* *Poco rit.*

Pour en - ten - dre ta voix si tendre ta voix si cares - sante et si douce à mon cœur me dire je

*a Tempo.* *p* *f* *Poco rit.* - *a Tempo.* *p*

t'ai - me Ah! je donne - rais le ciel mè - me Coulez mes pleurs Il est par -

*p* *f* *p* *f*

- ti et seule hé - las! moi je pleu - re mon a - mi Hé - las! hé - las! la douleur brise mon â - me

*p* *f* *f* *Poco rit.* - *a Tempo.* *p*

Reviens! près de la femme faible fleur qui souffre hé - las et qui s'en va mourir pour toi.

*Dim.* - *Rall.* *p* *f*

GULON Grav.







# Checchina la Fileuse

LÉGENDE NAPOLITAINE

PAR L.-L. DE NITTIS

## LA TENTATION

**C**HECCHINA la fileuse venait d'atteindre l'âge des filles à marier.

Or, nul n'ignore les grands dangers que le Triste fait courir à la vertu des filles quand elles arrivent à cet âge.

Checchina — Francesca de son vrai nom de baptême — vivait seule avec grand'mère dans une pauvre chaumière, une *pagliara* bâtie sur le versant du Vésuve, car cette petite fileuse était orpheline de père et de mère.

Aussi, tous les matins avant de partir pour aider à la lessive ou faire le ménage dans les familles riches de la plaine, sa *nonnarella* (grand'mère) ne manquait-elle jamais de la mettre en garde contre les embûches et les sortilèges du Méchant.

« Prends bien garde, petite Checchina, disait-elle. Dès longtemps j'ai prévenue, comme aussi Monsieur le chapelain. Méfie-toi du Triste, il vient rôder autour des jolies filles pour leur faire commettre le péché mortel.

— Ouais ! répondait la Checchina belle. Qu'il y vienne donc ! Je saurai bien le recevoir ! Me faire commettre le péché mortel ? à moi ? la Checchina ? Et puis après, je ne trouverais plus un mari, moi qui suis fille de bonne mère ! Il n'a qu'à se montrer, le Triste ! Et par la sainte madone de Monté-Verginé, vous verrez à quoi je suis bonne, ô nonnarella mienne !

— Eh ! eh ! répétait la vieille en branlant la tête, le Triste est bien habile !...

— Ne doutez pas, nonnarella mienne, allez en paix et ne craignez rien pour moi. D'abord, vous le savez, la madone de Monté-Verginé me tient sous sa garde.

— Checchina mienne, la madone te soit en aide. Mais elle ne saurait empêcher la tentation.

— Nèh ! répondait la petite fileuse d'un air grave ; je connais les ruses du Méchant. Ne sais-je pas qu'il prend toutes les formes ; celle d'un animal, d'un pauvre et même d'un beau garçon ? Quelquefois encore il revêt la robe d'un saint moine ou d'un pèlerin. Mais je sais aussi qu'il porte sur sa tête des cornes de bouc, et cela, par permission de Notre Seigneur Dieu. Donc,

n'ayez crainte et que la madone vous accompagne ! (1) ô nonnarella mienne. »

Quand elle était seule, Checchina faisait le ménage ; et puis ensuite elle prenait sa quenouille. Alors, tout en filant, elle chantait ou rêvait au mari qu'elle aurait plus tard, la petite Checchina belle n'ayant point encore de fiancé.

Voilà qu'une fois, à l'heure où le soleil décline, elle s'appuya sur le montant de la porte en attendant sa nonnarella pour profiter des dernières lueurs du jour.

Tout à coup, dans le lointain, la Checchina belle entendit la voix d'un garçon qui chantait :

*Oè ! Zappatori ! all' erta !*  
Ohé ! bûcherons ! vivement !

Et cette voix, la petite fileuse ne l'entendait point pour la première fois ; oh non ! Quand le soleil s'en allait pour dormir derrière la montagne, les ouvriers passaient ; ceux-là qui taillent les oliviers et les amandiers dans les bois, ou bien la vigne ; d'autres encore qui labourent la terre et cultivent les légumes. Et ces hommes chantaient ensemble, à plusieurs voix alternées. Ils ne troublaient point la petite fileuse. Mais ensuite... celui qui chantait seul... en arrière des autres... Pour qui donc faisait-il sa voix si douce ? A l'intention de Checchina, peut-être ? Les amoureux n'agissent-ils point ainsi quand ils pensent aux filles ?

Or, ce jour-là, Checchina ne put s'empêcher d'observer que le beau garçon — car il était beau sans nul doute et fils de bonne mère — le beau garçon chanta plus tendrement encore, à mesure qu'il approchait de la chaumière.

Maintenant, elle entendait le bruit de ses pas dans le chemin creux, bordé par les genêts en fleurs.

Le voir ! Oh ! seulement de loin ! sans être vue ! cachée derrière les buissons aux fleurs d'or !

Elle fit trois pas, puis quatre. Et, toujours filant, cherchant, avançant la tête, elle se trouva bientôt dans le tournant de la montagne, loin de sa maison.

Cependant elle ne pouvait arriver à voir le chanteur, bien

(1) Forme populaire de l'adieu.



qu'il semblât marcher tout près, séparé de la jeune fille par les feuillages enchevêtrés.

Déjà la nuit était venue. La petite fileuse leva la tête et, quelle ne fut pas sa surprise ! La lune toute en or, toute en lumière, marchait avec elle et réglait son pas sur celui de la Checchina belle, s'arrêtant toutes les fois qu'elle s'arrêtait, reprenant sa course au gré de la fillette.

« Bon ! se dit l'enfant, est-ce que la lune me connaît, moi, la petite Checchina de la montagne ? Dis ? me connais-tu, lune des nuits, qui demeures chez le Seigneur Dieu, dans le ciel charmant, plein d'étoiles en or brillant ? »

Joyeuse, elle courait à perdre haleine ou s'arrêtait en riant de plaisir. La lune suivait ses mouvements, jouait avec elle ; oui, la lune la connaissait.

Cependant, une pierre fit trébucher la Checchina qui parlait aux astres. Elle regarda vers la terre ; un ruisseau barrait le passage tout alentour. Alors elle sauta lestement de l'autre côté du ruisseau...

Quand elle releva la tête, il n'y avait plus de lune, de ciel ni d'étoiles ! Il faisait nuit noire, et la route changée, dure de scories, était bordée de ronces et d'épines. Elle voulut revenir en arrière. Hélas ! impossible de retrouver son chemin, ni même le ruisseau.

Alors, la Checchina belle comprit la sagesse de sa nonnarella qui avait de l'expérience. Et pendant ce temps elle se mit à pleurer en l'appelant à son secours.

Mais voici qu'une vieille, portant un flambeau de forme singulière, vint au-devant de la Checchina belle. Cette femme allait clopin clopant, tout boitillant, en sautillant.

L'enfant cessa de pleurer tant sa surprise fut extrême ; jamais elle n'avait rien vu d'aussi terrifiant. Et rien d'aussi vieux non plus ! Cette vieille, à la bien considérer, devait avoir cent ans, avec

beaucoup d'autres années encore. C'était comme une sorte de statue sèche et noire, en bois mince et sans aucune chair ; ses yeux luisaient, telles deux lampes de nuit au fond d'un trou bien obscur. Puis, elle portait des vêtements en étoffe non cousue ; sans doute cela provenait des étranges pays, car on y voyait le soleil, la lune et les étoiles avec des plumes d'oiseaux, des herbes luisantes et des coquillages de la mer.

« O Zia mia, qui êtes-vous ? » demanda toute effrayée la Checchina belle.

Zia mia, tante à moi. Les jeune gens du peuple appellent ainsi les vieilles femmes ; c'est amical et respectueux.

Car la Checchina ignorait que cette femme fût une sorcière, une *strega* ! La petite fileuse n'avait appris ni la lecture ni l'écriture, telles sciences ne valant rien aux filles. Aussi ne connaissait-elle point les livres qui parlent de ces sortes de personnes.

Mais la vieille, au lieu de lui répondre, la prit par la main et la conduisit devant une porte cachée, sur laquelle des signes inconnus étaient tracés. Cette sorcière prononça quatre paroles et la porte s'ouvrit lentement.

Elles entrèrent ; alors seulement la *strega* répondit à la question de la petite fileuse.

« Checchina belle, je suis une signora qui sait tout. Je guéris les maladies sans remèdes ni médecins. Quand il me plaît, je donne des amoureux aux filles, mais je puis aussi faire perdre l'amour. Je sais les choses qui se passent à l'autre bout de la terre, et

même dans le ciel. Je sais lire aussi dans l'avenir ; je connais les secrets les plus cachés. Pour toi, petite Checchina belle, ta place est dans le cœur d'un beau garçon, muletier de son état ; il possède un corricolo tout neuf, peint en couleurs brillantes,

attelé de deux mules bien harnachées ; oh ! si bien ! avec des grelots, des rubans et des ornements de cuivre.

— Vraiment ! si riche ! Et puis, très beau, peut-être ? exclama l'enfant toute heureuse. Tante à moi, je suis contente ; ma grand'mère n'ira plus faire la lessive. Elle est tant vieillotte. »

Sur ces mots, elle vit, non sans un grand saisissement, que le muletier se trouvait auprès d'elle. Cependant il n'était entré par aucune porte. Mais il ouvrit une grande armoire et prit à pleines poignées des jupes en soie de toutes nuances garnies de galons et de franges, des corsages rouges, d'autres de couleur céleste, ainsi que des chemises garnies de dentelles inusables en vrai fil filé.

Le beau garçon plaça toutes ces choses devant la Checchina. Puis il prit un coffret contenant les plus beaux bijoux, c'est-à-dire : un collier de perles, une chaîne, des épingles, des boucles d'oreilles, le tout en or rouge à dix-huit carats : puis un peigne d'or et la corne de corail contre le mauvais œil.

« Ces parures sont pour toi, Checchina belle, dit-il. Viens avec moi dans mon corricolo tout neuf, car je te veux pour amoureuse. »

Il la prit par la taille et voulut la presser sur son cœur.

« Nèh ! fit la Checchina belle en le repoussant. Depuis quand embrasse-t-on les filles sans la permission de leurs parents ? »

— Nous y penserons plus tard, dit la sorcière. N'aimeras-tu pas ce joli garçon riche et si bien habillé ?

— J'aimerais mon mari, répondit sagement la petite fileuse. Mais je suis fille de bonne mère, et m'embras-

sera celui-là seulement qui sera béni par ma nonnarella et par Monsieur le chapelain.

— Donne-lui ton anneau d'or, dit la vieille en grondant. Cette entêtée te suivra. Quand pourrait-elle trouver un amoureux qui te ressemble ?

— Tante à moi, répondit poliment la petite qui n'était pas sottée, je vous respecte à cause de votre grand âge, mais vous ne parlez pas du tout comme ma nonnarella.

— C'est que les usages de ce pays sont différents.

— Eh là ! eh là ! Dans votre pays ne faut-il point de messe pour donner l'anneau d'or ? Je vous le dis, il faut une messe dans le mien. D'ailleurs, nous allons bien voir ! »

Et, vite, la Checchina belle tira de son corsage une médaille et son scapulaire à l'image de la madone de Monté-Verginé.

La sorcière et le beau garçon poussèrent un cri d'épouvante ; leurs cheveux se dressèrent sur leur tête où des cornes de bouc jaillirent, démesurées.

« Madonna mienne ! c'est le Triste et sa servante ! » cria l'enfant.

Elle voulut fuir, mais la porte était close. Du côté de la fenêtre un grand squelette d'animal barrait l'ouverture ; et par ce signe, la Checchina belle connut qu'elle était au rocher du San Liberator, dans les ruines du couvent profané.

Mais elle n'eut point peur et se mit à genoux.

« Sainte madone de Monté-Verginé, pria-t-elle, faites-moi





sortir de cette maison; mandez-moi quelqu'un du paradis pour me conduire jusqu'à votre sainte montagne. Je puis aller vous voir puisque je ne commis point le péché mortel. Alors, je monterai vos marches, aussi nombreuses que les jours d'une année, par permission de Notre Seigneur Dieu. Pendant ce temps-là, vous ferez prendre patience à ma pauvre nonnarella. »

Sur ces mots, on entendit de grands aboiements. Deux gros chiens enfoncèrent la porte et vinrent doucement lécher les

maines de cette petite fileuse. Ils traînaient une carrozella dans laquelle monta la pèlerine. Même elle y trouva le pain bis et l'eau claire, aliments des voyageurs.

## CHEZ MADAME LA VIERGE

Au pied de la montagne s'agenouilla la petite fileuse qui portait toujours sa quenouille.

Au bas des marches, elle se recueillit et pria.



Chacun sait qu'il ne faut avoir huile ni pommade sur sa chevelure pour entrer dans la chapelle de Monté-Verginé. Sans quoi, cela fait tomber le tonnerre.

Elle n'avait huile ni pommade.

La madone repousse la monnaie de bronze; il lui faut du métal pur, tel que l'argent ou l'or.

La Checchina belle n'avait or, argent ni bronze; mais la madone préfère à tout les patenôtres et les oraisons.

La joie au cœur, l'âme légère, cette petite pèlerine se mit à monter les marches à genoux, et c'est ainsi qu'elle arriva, toujours priant, jusqu'au sommet.

Alors, les bras étendus, elle se jeta vers l'autel en criant :

« Ah ! madonna mienne ! vous voilà ! »

La madone, avec ses beaux yeux, la regarda très doucement; et la petite Checchina belle, agenouillée peu à peu, glissa par terre, toute endormie. Madame la vierge de Monté-Verginé, que chacun sait être miraculeuse, fit trouver justement à cette place un matelas de laine douce avec son coussin pour appuyer la tête.

Et, quand vint le serviteur pour mettre l'huile dans la lampe qui brûle nuit et jour, comme Dieu veille, il connut que cette enfant dormait ainsi, dans la paix, sous la garde de la madone.

Le serviteur s'en fut quérir une couverture piquée d'ouate légère; il en couvrit la pèlerine afin de la garantir contre le froid de la nuit.

A l'aube, le révérend chapelain, vieillard au front chenu vint pour dire sa messe; il ne bénit pas cette enfant, car il connut qu'elle était en la grâce du Seigneur Dieu et de Madame la Vierge. Quand sa messe fut finie, le révérend quitta les ornements sacrés. Puis il chercha dans son armoire quelle nourriture le

frère quêteur avait recueillie pour lui chez les pieuses femmes.

Il prit un pain de fleur de farine, pétri de graisse, au milieu duquel un œuf naturel avait durci par la cuisson, car on était au temps de Pâques. Il y joignit une orange, de l'eau de source, un verre de Lacrima-Christi; puis il déposa ce repas sur la marche de l'autel, à côté de l'enfant, avec une branche de fleurs pour la réjouir à son réveil.

L'église redevint solitaire; et la Checchina belle continua son somme, veillée par les doux yeux de Madame la Vierge.

Cependant deux dames entrèrent; leurs petits pieds ne touchaient point le sol. Elles étaient toutes blanches et très paisibles.

Doucement elles nettoiyèrent les vêtements, lavèrent le visage et les mains de la petite fileuse sans l'éveiller. Les ronces avaient déchiré sa robe. Aussi les dames prirent-elles dans leur poche un dé à coudre, des aiguilles, du fil, des ciseaux. Elles réparèrent les trous si habilement que les reprises furent semblables au tissu même.

Alors elles firent une belle révérence et s'en allèrent comme elles étaient venues; c'étaient des saintes belles et sages que Madame la Vierge fait coudre dans le paradis.

C'est ainsi que, toute la nuit et le jour suivant, la petite Checchina dormit dans la chapelle où la madone reçoit les malades, les pauvres, les pèlerins, les infirmes, les désespérés, les possédés du démon, comme aussi les petits enfants dont le cœur est pur.

Le soir, la pèlerine s'éveilla, mais elle ne fut point surprise de ces choses, car Madame la Vierge la connaissait depuis sa naissance.

Elle mangea de bon appétit, mit à son corsage la branche parfumée, prit sa quenouille, s'agenouilla pour faire sa prière, remercia Madame la Vierge et dit encore :



« Sainte madonna mienne, vous savez toutes choses comme le bon Dieu. Voilà deux jours sans plus que j'ai quitté ma nonnarella ; c'est grande pitié pour elle et peine pour moi. Maintenant, faites-moi retourner chez ma grand'mère sans erreur et sans danger, car je ne connais pas la route et le Méchant voudra me tendre des pièges encore. »

« Et puis ceci : J'ai l'âge des filles à marier ; je vous demande un bon mari, travailleur et sage ; très beau, je le veux très beau, madonna mienne. Surtout qu'il m'aime fidèlement ; car pour moi... oh !... je sais bien que je l'aimerai ! »

Ces paroles prononcées, la petite Checchina belle pria pour les vivants et pour les morts, sans oublier ceux qui pleurent.

Alors !...

*Madame la Vierge parla.*

« Lève-toi maintenant, petite Checchina belle, prends ta que-

nouille ; et, tout en filant, tu descendras les marches de la montagne avec la paix dans le cœur, sous le ciel clair et dormant, tout plein d'étoiles en or brillant.

« Au bas de la montagne tu trouveras Monsieur saint Christophe qui te conduira vers ta nonnarella.

« Tu fis sagement de t'adresser à moi pour te marier ; je te donnerai celui qui te convient.

— Madonna mienne, je suis bien contente, répondit la fillette confiante, mais je suis une petite Checchina pas bien savante. A quoi reconnaitrai-je Monsieur saint Christophe ?

— Si la branche que tu portes à la ceinture se flétrit, le mal sera près de toi, répondit la madone avec sa grande bonté pour cette enfant ; elle sera verte et fleurie quand tu devras avoir confiance. »

La petite embrassa bien fort les pierres de l'autel.



Puis elle sortit de la chapelle et, calme de cœur, l'âme emplie d'espérance, elle descendit les marches de la montagne par la nuit tranquille, tout en filant sa quenouille.

En bas elle attendit, comme l'avait ordonné la madone.

« Partons vivement ! » dit une voix à sa gauche.

Checchina la fileuse regarda la branchette à son corsage ; le bois en était sec et les feuilles flétries. Elle ne bougea pas.

Mais bientôt une lueur l'enveloppa, telle, que la terre en fut éclairée tout alentour.

« En marche, petite fileuse ! » dit une voix grave et douce.

Mais cette fois la branche s'était redressée ; de légers bourgeons forçaient l'écorce légère.

Près d'elle, un grand saint, vêtu comme une image, portait une couronne scintillante ; la petite Checchina lui dit gentiment :

« Bonjour, monsieur saint Christophe. »

Et tous deux se mirent en marche.

Ils cheminèrent sans parler. Non que la petite fût embarrassée ; Dieu merci ! depuis toujours elle savait comment on parle aux saints, avec la confiance. Mais elle pensait au mari futur promis par la madone. Et les palpitations de son cœur mettaient une flamme à ses joues.

Le voyage dura toute la nuitée, sous le ciel dormant plein d'étoiles.

Tout à coup éclata la première lueur du jour naissant ; et voilà qu'une voix mâle et douce chante près d'elle :

*Oé! Zappatori, all' erta!*

La petite branche avait poussé ; maintenant cela formait plusieurs tiges pleines de feuillage, avec des boutons de fleurs près d'éclore.

Elle osa donc lever la tête.

Saint Christophe n'était plus là ; cette petite Checchina belle vit à sa place un jeune bûcheron portant ses outils sur l'épaule. Ils se regardèrent en souriant et reprirent, elle son travail, lui sa chanson.

Et les branches fleurissaient tant et si vite, les rameaux étaient si touffus ! que cela fit un bouquet de mariée.

Mais voilà que, sur le seuil de la chaumière, la pauvre nonnarella regardait de tous côtés pour voir venir sa petite fille. Elle fut saisie quand elle l'aperçut en compagnie de ce beau garçon.

La quenouille de la Checchina était filée ; les jeunes gens se prirent par la main pour accourir auprès de la bonne vieille.

« Bénis tes enfants, nonnarella mienne, dit la Checchina ; voici le mari qui me fut donné par Madame la Vierge.

— Vraiment elle est à moi, grand'mère, continua le jeune bûcheron, car elle me fut donnée par mon patron monsieur saint Christophe. »

En entendant ceci, la grand'mère toute rajeunie dansa la tarentelle. Puis, les ayant bénis, elle les prit tous deux par la main pour les conduire à l'église.

Monsieur le chapelain vit le beau bouquet ; il connut ainsi que cette petite fileuse était Madame la mariée. Dès lors, il bénit leur union sans retard, à cause des choses merveilleuses arrivées à cette enfant.

Les fiancés revinrent époux à la chaumière ; la grand'mère venait à leur suite.

Le bûcheron plaça le bouquet sanctifié sur la porte pour les garder de tout mal.

Et jamais plus ne revint le Triste. Il savait que cette pauvre demeure et ses habitants étaient sous la garde de la madone avec l'amitié de monsieur saint Christophe.

L.-L. DE NITTIS.

(Illustrations de Farraguti).



F. DE MONTZAIGLE



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

Copyright by Boussod, Valadon & Cie, 1893.

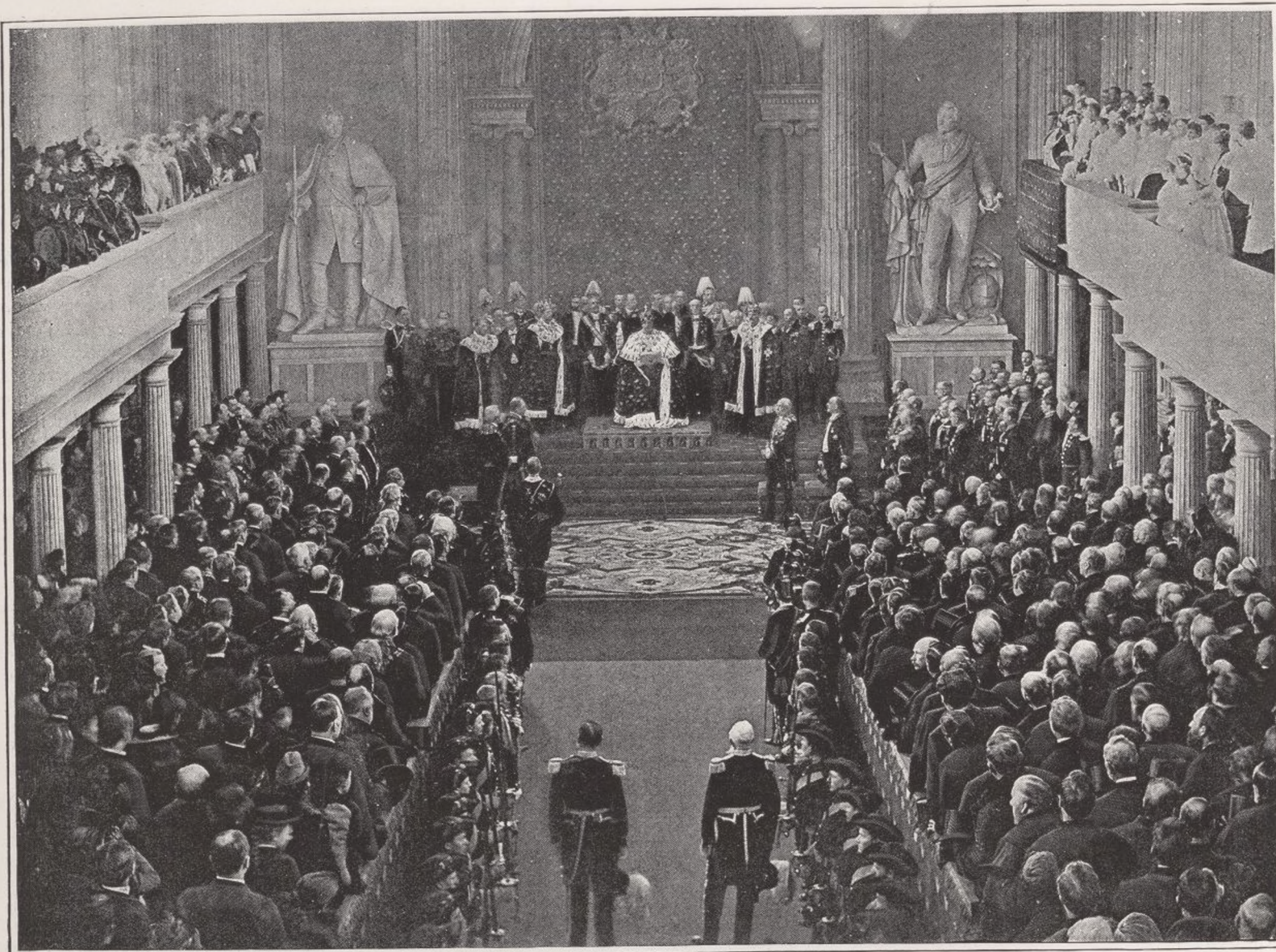
UNE MATINÉE A L'OPÉRA

Ayuntamiento de Madrid









OUVERTURE DE LA DIETE A STOCKHOLM

## Les Rois chez eux

### S. M. OSCAR II, ROI DE SUÈDE & DE NORVÈGE

PAR G. RENHOLM

Si j'étais roi! » soupire Zéphoris, le pêcheur, — avec l'accompagnement de la charmante musique d'Adam; mais combien y en a-t-il qui, sans autre accompagnement qu'un soupir de regret, souhaitent de même: si j'étais roi! — Parions que le soldat Jean Bernadotte l'a dit plus d'une fois. Et son désir se réalisa, par miracle. Seulement, il se pourrait qu'alors le bouillant méridional, transplanté dans les neiges de la Scandinavie, chez des peuples dont il n'apprit jamais la langue et qui, nécessairement, devaient sur beaucoup de points lui rester étrangers, — il est permis de supposer que plus d'une fois Charles-Jean ait soupiré après sa belle France ensoleillée en murmurant: « Ah! si je n'étais pas roi!... »



S. M. LE ROI

Il maria son fils, le fils qu'il avait eu de Désirée Clary, avec Joséphine de Leuchtenberg, fille du prince Eugène, l'ancien vice-roi d'Italie. Les deux héros de l'épopée napoléonienne, Beauharnais et Bernadotte, se tendaient la main par-dessus l'Europe de la Sainte-Alliance en unissant leurs enfants, et de cette union naquit le roi actuel de Suède et de Norvège, le troisième de quatre enfants. Ses deux frères aînés sont morts, l'un, le prince Gustave, en 1855, à l'âge de vingt-cinq ans, l'autre, le roi Charles XV, en 1872, sans laisser d'héritier direct.

Le jour où, après ces deux décès, il fut appelé au trône, le roi Oscar II avait quarante-trois ans. Depuis lors, plus de vingt ans se sont passés, vingt années de paix extérieure et de tranquillité intérieure ininterrompues, de progrès, de



S. M. LA REINE

développements incessants de toutes les forces vives des deux pays. Certes, les rois, dans l'ère du parlementarisme, ne sont plus les pères, les pasteurs de leurs peuples comme autrefois, mais, d'autre part, on ne saurait méconnaître l'influence heureuse et salubre



que peut exercer un chef d'Etat, pénétré lui-même des idées du siècle dans ce qu'elles ont de bon, instruit, expérimenté, passionné pour tout ce qui est beau, élevé, utile.

Le roi Oscar, merveilleusement doué par la nature, a toutes les qualités pour se faire remarquer non seulement parmi les princes, mais encore dans ce qui se nomme l'élite intellectuelle même de notre temps. Ses royaumes ne tiennent pas telle place dans le concert européen que ses idées politiques aient une influence prépondérante sur les affaires internationales; mais sa modération, sa droiture d'esprit et son profond sentiment de la justice l'ont fait choisir, plus d'une fois, pour arbitre dans des dissensions internationales. Son jugement, toujours respecté, a fait éviter alors le conflit menaçant. Ces mêmes qualités ont été sérieusement mises à l'épreuve dans les affaires inter-unionistes de la Suède et la Norvège — et elles le seront encore. Car la situation de ce côté semble devenir de plus en plus grave.

Mais ne parlons pas politique ici.

Le caractère prédominant de l'esprit du Roi, ce qui en fait le charme, — c'est son universalité. Jamais vous ne rencontrerez un homme qui, plus que lui, peut s'appliquer, avec raison et sincérité, le mot du grand humaniste : *Nihil humani a me alienum puto*. Toute sa vie privée et publique en est empreinte; mais savez-vous ce qui en donne le mieux l'image? C'est sa bibliothèque. Elle est parmi les grandes bibliothèques particulières de l'Europe, sinon l'une des plus riches en volumes ou en curiosités, mais assurément l'une des mieux composées. Ce n'est pas celle d'un bibliomane, d'un collectionneur de raretés typographiques, mais celle d'un amateur de beaux livres et surtout d'un lecteur intrépide, d'un homme d'étude et de savoir, dont l'intérêt se porte sur tous les points du vaste domaine de la littérature. — Le roi se trouve bien entre ses livres, il leur fait souvent de longues visites; toutes les semaines, le bibliothécaire lui soumet un résumé de ce qui a paru de plus remarquable dans les divers pays et lui propose un choix de nouveaux ouvrages à acquérir. La littérature française s'y trouve représentée de préférence. Tous les jours, quelles que soient ses occupations, le roi trouve le temps nécessaire pour se retirer une ou deux heures au moins, dans son cabinet de travail, afin d'y lire ou écrire.

Car, le roi Oscar n'est pas seulement l'ami des lettres, il est auteur, ayant écrit lui-même des livres d'un réel mérite. Poète, il s'est vu couronner par l'Académie Suédoise qui, sans connaître le nom de l'auteur, a décerné son prix aux *Souvenirs de la flotte suédoise*, recueil de poésies remarquables par le souffle patriotique et la perfection de la forme. Il a écrit des monographies, des mémoires sur plusieurs points de l'histoire de Suède, et un grand ouvrage sur l'histoire militaire de son pays. Ses discours — il est sans doute l'orateur le plus éloquent qui se rencontre dans toute la Scandinavie — forment, réunis, plusieurs volumes. Depuis quarante ans ou plus, dans toutes les solennités publiques de quelque importance, le prince Oscar, duc d'Ostrogothie, plus tard le roi Oscar, a laissé entendre sa voix sonore. Son talent oratoire est bien *sui generis*; on dirait du « romantique » sur un fond « classique ». Il sait faire vibrer la corde patriotique ou

d'autres sentiments des plus élevés, toujours avec des accents mâles et vigoureux, avec des périodes presque cicéroniennes, mais dans une force concentrée et avec une note de sentiment qui, venant du cœur, évite la banalité et la phraséologie froide ou creuse.



PLAFOND DU CHATEAU ROYAL A STOCKHOLM, PAR JULIUS KRONBERG.

Si quelque bonne fée venait se mettre à votre service, lorsque vous vous dites : « Si j'étais roi », vous seriez assurément fort embarrassés de votre dignité et même de votre temps. Car il est de notoriété publique que, depuis Haroun-al-Raschid jusqu'à la grande duchesse de Gêrolstein, l'on s'ennuie à la cour comme partout, et les princes s'ennuient plus que les autres mortels lorsqu'ils n'ont pas, intérieurement, des ressources pour remplir le vide fait par leur haute situation même.

Le roi Oscar sait bien remplir sa vie. Il n'a pas le temps de s'ennuyer. Il s'intéresse à tout.

Créé docteur ès-sciences et ès-lettres par l'Université, il prouve de toutes manières et continuellement son affection pour la science. C'est bien le cas de rappeler ici le grand prix, accompagné d'une médaille en or, fondé par lui, il y a quelques années, pour le meilleur traité sur un sujet nouveau de mathématique transcendante, prix attribué à M. Poincaré, professeur au Collège de France. Les frais de l'expédition de M. de Nordenskiöld autour de l'Asie, celle de M. Nansen à travers le Groënland et beaucoup d'autres ont été, en grande partie, payés de sa cassette.

Cet attachement du Roi à la science s'unit

chez lui à un vif sentiment de l'art dans toutes ses formes. Ce sentiment, cependant, n'est pas la passion irréfléchie du poète; c'est en connaisseur éclairé, un peu en philosophe, qu'il juge les manifestations artistiques et qu'il en jouit. Il se manifeste, aujourd'hui, en Suède, depuis quelque temps, un réveil de respect pour les choses anciennes; des efforts sérieux sont tentés pour sauver ce qui reste des monuments et des souvenirs du moyen âge ou de l'époque de la grandeur nationale. Le Roi a fait mettre en bon état les vieux drapeaux glorieux, assez malmenés par le temps mais formant maintenant tout un musée. C'est encore au Roi qu'on doit la restauration des cathédrales d'Upsal, de Linköping, de Drontheim (en Norvège), celle des châteaux de Gripsholm, une perle d'architecture du XVI<sup>e</sup> siècle, dans ce qu'on appelle en Suède le style des Wasa, de Drottningholm, etc. Mais ses préférences sont pour le château de Stockholm, l'œuvre des deux Tessin, laissée inachevée, quant à l'aménagement et la décoration intérieure, durant le règne de sept rois, jusqu'à ces derniers temps. Le roi Oscar a eu la pensée de compléter cette résidence d'après le plan original. Une fois cette idée conçue, il l'a prise à cœur, en s'entourant d'architectes et d'artistes spéciaux qui y travaillent sans cesse. Plusieurs salles et galeries sont entièrement restaurées; on a retrouvé d'admirables gobelins et tapisseries anciennes flamandes, suédoises et autres, qui forment maintenant une collection des plus précieuses (1). Dans le grand escalier du château, le roi a fait peindre

(1) Un fort bel ouvrage illustré sur ces riches collections va paraître bientôt aux frais du roi; l'auteur en est M. John Bottiger, intendant des collections d'art de S. M. le Roi, un des connaisseurs les plus estimés en fait d'anciennes tapisseries. — G. R.



dre, par le professeur Kronberg, deux plafonds qu'admirent tous les visiteurs : nous reproduisons ici celui représentant l'*Aurore*

sur son char, entourée de génies. Cette série va être complétée l'année prochaine par un troisième plafond.



LE CHATEAU ROYAL A STOCKHOLM

On se demande quelquefois en voyant les grands de ce monde un peu de près : Cet homme d'Etat, ce millionnaire, ce prince,

qu'est-ce qu'il aurait bien pu devenir, s'il n'avait pas trouvé sa situation toute faite à sa naissance? — Quand à Oscar II, on peut



GRIPSHOLM

garantir qu'il se serait fait ou marin ou compositeur! La mer et la musique, voilà, en effet, ses deux grandes passions.

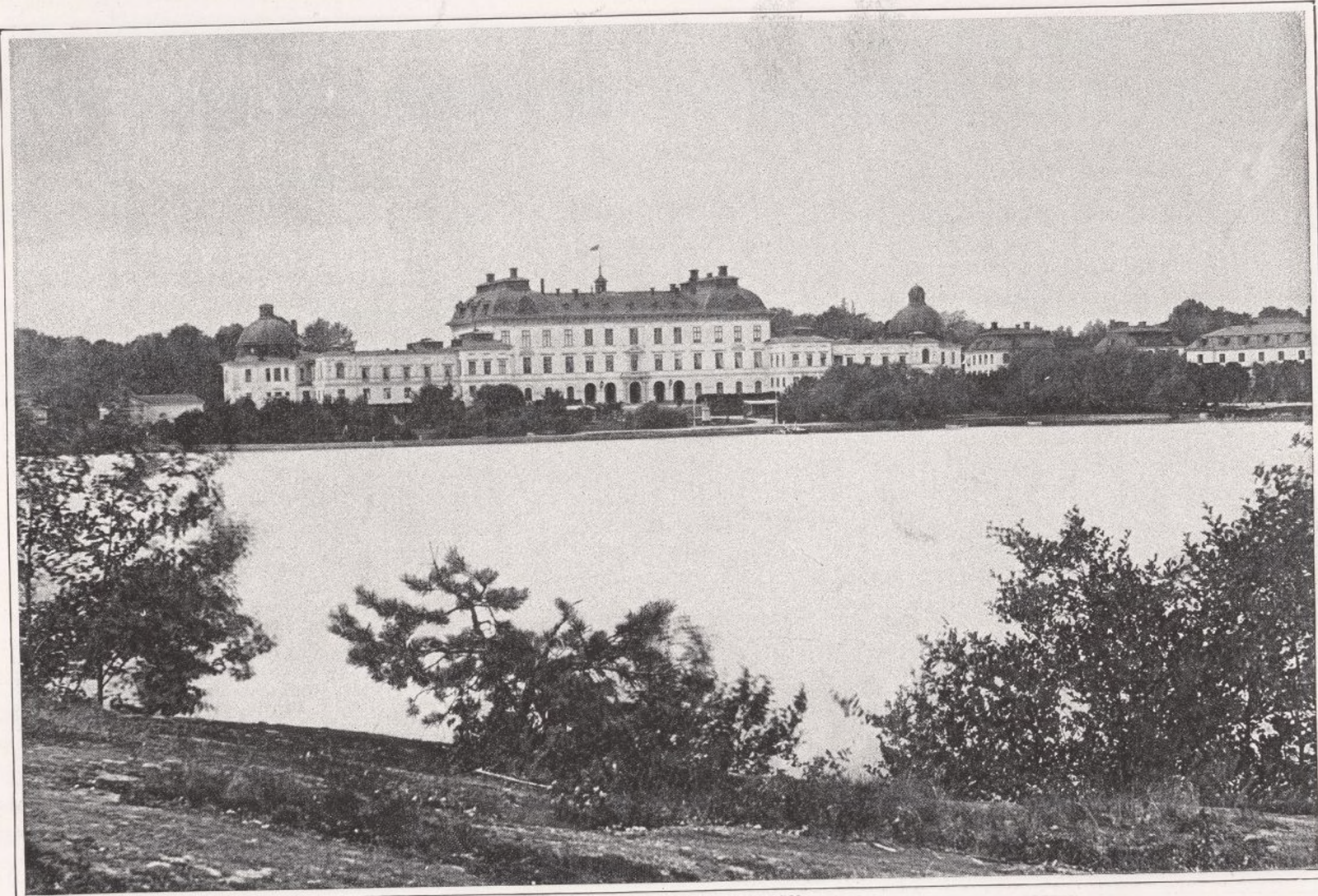
Dans ses jeunes années, il fut marin et sérieusement marin. A

la grande fête donnée au château de Drottningholm, l'année dernière, à l'amiral Gervais et aux officiers de l'escadre française du Nord, il rappela d'une manière charmante et avec beaucoup d'à-



propos, les amitiés personnelles qu'il a pu compter parmi les noms illustres de la marine française. Comme régent, c'est sans

doute son plus cher espoir — de même que par son énergique persévérance la nouvelle loi militaire a passé dernièrement dans les



LE CHATEAU DE DROTTNINGHOLM

Chambres — d'obtenir du pays, pour la marine, des sacrifices analogues.

Jamais il ne se trouve plus heureux que pendant les quelques

semaines où, chaque année, il se livre à des excursions assez étendues à bord du *Drott*, son yacht à vapeur. C'est là aussi son grand repos; il met alors de côté toute étiquette, afin d'être l'hôte



LE CHATEAU ROYAL DE CHRISTIANIA, ET LA RUE CHARLES-JEAN (BERNADOTTE)

le plus aimable pour ses invités, chez qui ces excursions laissent des souvenirs inoubliables.

Le Roi de Suède et de Norvège est le plus facilement abordable de tous les souverains. Tous les mardis, quand il est à Stockholm,



la porte de sa salle d'audience reste ouverte et n'importe qui peut se présenter. On monte tout simplement le grand escalier, on traverse une salle de garde, on entre dans un salon d'attente, on inscrit son nom sur un registre et l'on pénètre dans une grande et

fort belle galerie, précédant le cabinet où le monarque reçoit. Sans témoins il entend chacun de la meilleure grâce, prend note des demandes et entre facilement en conversation avec chacun. C'est dans ces occasions que se montre sa bonté naturelle.

Sa vie d'ailleurs est fort régulière. La reine étant presque toujours souffrante, habite souvent le château d'Ulriksdal, près de Stockholm, ou un chalet situé dans les hautes montagnes

de la Norvège, dont l'air lui est salubre. Aux côtés du Roi nous voyons l'héritier du trône, le prince Gustave. Ce prince, qui est général dans l'armée et commande les troupes de la garde et de la quatrième circonscription militaire, s'occupe avec beaucoup d'intérêt des affaires publiques des deux pays. Déjà bien des fois on a eu l'occasion d'apprécier son jugement juste et impartial dans des circonstances politiques difficiles. La princesse royale, dont la santé est aussi très délicate, passe l'été à la campagne et la mauvaise saison sous un climat moins rigoureux que celui de la Suède. Les jeunes princes Charles et Eugène, de leur côté, vivent très simplement dans leur palais, le prince et la princesse de Bernadotte sont encore plus retirés. Tout cela rend la vie au château un peu silencieuse, mais les fêtes qui y sont données de temps en temps sont très brillantes.

A partir de dix heures, tous les matins, le Roi commence à recevoir en audience privée, préside le conseil des ministres et

s'occupe des affaires publiques. Après le déjeuner, il fait presque toujours, vers les trois heures au plus tard, une promenade à pied, visite des expositions ou d'autres curiosités, inspecte quelque établissement public, ou monte parfois dire un bonjour fami-

lier à des personnes qu'il honore d'une amitié particulière. De retour au château, il s'occupe de lecture ou il écrit, dans son petit appartement, jusqu'au dîner qui est servi à six heures ou six heures et demie. Le soir, le Roi va au théâtre ou au concert, à moins qu'il ne reçoive chez lui une petite société choisie. Quelquefois il joue une partie de whist, mais ordinairement on fait de la musique. Le Roi prend part volontiers à l'exécution vocale ou instrumentale des divers morceaux, il joue ses compositions, par exemple ses fantaisies sur l'orgue, qui sont fort belles, il chante souvent et une méthode correcte fait valoir sa voix bien timbrée. Cette voix est vraiment extraordinaire chez un homme de 65 ans; on dirait entendre un homme de trente. Le Roi en attribue le mérite à l'excellente méthode — la vieille méthode italienne — de son maître de chant, M. Berg, qui fut aussi le maître de Jenny Lind. Après un souper léger, le Roi se retire dans son petit appartement, où il s'occupe, pendant deux ou trois heures encore, à lire et à signer des actes et des rapports concernant le gouvernement. Après cela, il s'endort d'un sommeil bon et tranquille — le sommeil d'un enfant, dit-il lui-même.

Avec les changements nécessités par le séjour annuel en Norvège et ceux dans les châteaux royaux aux environs de Stockholm, quelquefois de longs voyages, voilà la vie d'un des souverains contemporains.

G. RENHOLM.



LA PRINCESSE ROYALE



LE PRINCE ROYAL



LE YACHT ROYAL « DROTT ».



# Le Sourd qui n'avoue pas

Par Jules Moineaux

**E**XPLIQUEZ cela ! on rit des sourds ; les chroniqueurs en ont fait les héros des plus cocasses anecdotes, les vaudevillistes ont trouvé, dans la surdité, matière à des pièces qui ont survécu à tant d'œuvres charmantes, aujourd'hui oubliées ; on rit de ces infortunés qui sont généralement tristes, et souffrent, visiblement, de leur isolement dans la conversation,



de leur privation des joies faites pour l'oreille, telles que la musique, excepté (ce qui aggrave leur supplice) l'orgue de barbarie, toujours vainqueur des surdités les plus indomptables ; ils n'ont qu'une compensation, s'ils sont mariés à des femmes acariâtres, c'est de ne pas les entendre crier.

Par contre, on plaint les aveugles, qui sont remarqués pour leur gaieté soutenue ; on cite même une femme célèbre, d'une sensibilité dont tant ont eu à se louer, à qui cette plainte d'un mendiant aveugle : « Ayez pitié d'un malheureux privé de la plus grande joie de ce monde » arracha un cri de compassion que les chroniques du temps ont enregistré ; mais cette dame étant Ninon de Lenclos, les beaux esprits prétendirent que, par la plus grande joie de ce monde, elle n'avait pas compris qu'il s'agissait de la vue.

M. Poismenu, le héros de l'histoire qu'on va lire, était d'humeur tout opposée à celle des sourds ; sa gaieté était peut-être simulée, mais, pour tout

le monde, cet homme était un joyeux. Donnons immédiatement l'explication : c'était un sourd qui n'avouait pas. Faut-il critiquer cette coquetterie chez un homme jeune encore et mondain ? Que celui qui n'a jamais entendu un mot dise s'il a, une fois dans sa vie, été au delà de l'aveu d'oreille dure.

M. Poismenu soutenait assez habilement son rôle qui l'exposait, cependant, à des mésaventures souvent comiques ; ainsi, entré, un soir de désœuvrement, dans un théâtre, sans même lire l'affiche du spectacle et ignorant qu'on jouait une pantomime, il se mit à crier : « Plus haut ! » à la grande gaieté d'une partie de l'auditoire qui avait deviné un sourd ; à l'indignation de la claque qui, croyant à un cabaleur, répondit par le cri : « A la porte ! »

Un voisin charitable lui articula fortement dans l'oreille : « Mais, monsieur, c'est une pantomime. » Et l'habile homme, voyant qu'il s'était trahi, de répondre : « Je le sais bien, monsieur, c'est à l'orchestre qui paraît dormir que je m'adresse. »

Et il se tirait d'affaire ainsi... quelquefois. Mais on n'a pas toujours le voisinage d'un inconnu dont l'impression, d'ailleurs, est sans importance ; dans le monde qu'on fréquente, la chose est

plus difficile ; notre sourd avait donc imaginé ceci : les poches pleines de bouquins scientifiques, en tenant toujours un qu'il lisait en marchant, il se disait membre d'une académie de province et passait pour un savant, un rêveur, toujours occupé de choses de science. Comme bon nombre de sourds, d'ailleurs, il s'était habitué à lire sur les lèvres de ses interlocuteurs et il lui restait toujours quelques mots de ce qui avait été dit, de sorte que, pour les personnes qui ne le connaissaient que superficiellement, il paraissait avoir entendu sans porter attention aux paroles prononcées, et chacun de se dire : « Il a toujours la tête ailleurs, ce brave monsieur. »

En matière matrimoniale, cette comédie n'aurait pas pu durer longtemps ; on ne fait pas la cour à une jeune fille en pensant à autre chose, et il faut répondre *ad rem* ; aussi M. Poismenu ne s'était pas marié et, pour expliquer son célibat persistant et endurci, il se répandait en anecdotes satyriques sur le mariage, les maris et leurs infortunes et s'était acquis la réputation de mauvaise langue ; de sorte que les coupables du péché mignon tremblaient à la crainte des indiscrétions d'un homme qui ne savait rien, parce qu'il n'entendait rien.

Il est à peine besoin d'ajouter que la mise en scène de notre sourd n'avait trompé qu'un nombre restreint de ses connaissances, les autres respectaient sa faiblesse et il resta, réellement pour les uns, en apparence pour les autres, le savant distrait, jamais à la conversation, jusqu'au jour où un petit événement tout à fait réjouissant vint dénouer une comédie si longtemps jouée avec succès.

Du même coup, au reste, un nommé M. de Valognes lui dut un beau cierge. Ah ! le pauvre mari ! il l'a échappé belle, et cela après moins d'un an de mariage ; sans notre sourd, il n'en serait pas revenu ; il a, d'ailleurs, toujours ignoré ce sauvetage de son honneur conjugal, et le sauveteur lui-même ne s'est jamais douté de sa bonne action.



M. de Valognes... appelons-le le docteur Valognes, car il est médecin ; le docteur Valognes, donc, était un homme de talent dans son art, mais on peut être très fort sur le diagnostic des maladies et ne rien comprendre à celui du mal d'amour, ce qui lui arriva quand en fut atteinte sa jeune femme qu'il adorait ; malheureusement il lui manquait ce qu'on appelle le « je ne sais quoi » rêvé par certaines épouses qui ne le savent pas elles-mêmes et se bornent à répondre aux gens qu'étonnent leurs boutades et leur air ennuyé : ce sont de ces choses que vous ne pouvez pas comprendre — pour les comprendre il faudrait les connaître, leur objecte-t-on ; dites-les ? Là est la difficulté.

Mais, juste au moment d'une crise, le hasard amène un oisif, libre de son temps, beau parleur, beau garçon, qui comprend la femme sans lui demander d'explication, et voilà la faculté de médecine sérieusement menacée dans un de ses membres les plus distingués.

C'est le jour de la consultation du docteur ; il est dans son cabinet ; le salon est plein de malades qui attendent leur tour ; quelques groupes se sont formés où l'on cause à voix basse, une dame feuillette un album ; plus loin, un vieux monsieur regarde à sa montre ; près de lui, un grand sec tousse et mâche des pastilles, les plus alertes vont, viennent, regardent les tableaux ; d'autres lisent les journaux.

Entre vivement Madame ; de sa fenêtre elle a vu passer le facteur et trahit un mouvement d'impatience, parce que la bonne n'est pas encore là avec les lettres. Elle regarde le tableau que nous venons d'esquisser, sourit amèrement et dit : « C'est gai, un salon de médecin ! Puis imitant les chuchotements : ta ta ta ta... Ah ! que je m'ennuie ! Enfin ! voici la bonne portant des lettres et des journaux. »



« Y a-t-il quelque chose pour moi ? donnez ! je vais voir. »  
Et en disant : donnez ! elle arrache le tout des mains de la



bonne et cherche fiévreusement, agacée par les chuchotements, et elle répète avec ironie : « Ta ta ta. Ah ! une lettre pour moi ! » Elle la met dans sa poche et sort précipitamment.

La lettre emportée par Madame Valognes était du personnage signalé ci-dessus : le monsieur qui comprend les femmes incomprises ; Hector de Guibrac (c'est son nom) sollicitait pour la vingtième fois un rendez-vous constamment refusé. Cette fois il était décidé d'en finir avec un amour qui le tue ; la vie lui est devenue insupportable et le parti le moins extrême qu'il prendra sera l'exil ; il mettra les mers entre lui et son adorée, essaiera de l'oublier par le moyen, parfois efficace, des voyages, des distractions outrées, des excès de toutes sortes, et s'il ne réussit pas, alors...

Ici des points de suspension, laissant à la pauvre femme le soin d'achever la phrase.

L'exil, la mort peut-être pour l'homme de qui elle est éperdument aimée et vers lequel elle se sent entraînée ! Mais un rendez-vous... où ? Ici ? c'est impossible ! Quoi, alors ? Une chambre d'hôtel ? Un cabinet particulier dans un restaurant ? Oh ! cela, jamais !

Elle réfléchit longtemps : « Oh ! fit-elle tout à coup... oui... là nous pourrions causer... sans danger... sans que je puisse même être compromise si j'étais vue ; le hasard d'une rencontre dans un lieu public est une chose très naturelle... oui, tout, décidément, dans cet endroit, je puis l'entendre. »

L'endroit, c'était le musée Grévin. L'étourdie écrivit donc au désespéré d'amour qu'elle y serait le lendemain à trois heures.

Et, à l'heure dite, elle y entra. Guibrac l'y avait précédée. Il lui tendit les mains avec effusion.

« Non, lui dit-elle vivement, à demi-voix, promenez-vous dans le musée ; nous nous y rencontrerons comme par hasard. »

Elle prit la gauche du musée, l'heureux Guibrac prit la droite, et tous les deux se dirigèrent lentement vers le fond en s'arrêtant avec un intérêt simulé, devant chaque sujet exposé.

La rencontre se fit de la façon convenue :

— Vous voyez, dit la jeune femme, je suis venue.

— Oh ! merci, chère âme de ma vie.

— Parlez vite ! je tremble d'être aperçue.

— Vous parler... comme cela ? debout ? J'ai tant de choses à vous dire... Tenez, asseyons-nous ici, fit-il en lui montrant un canapé.

— Mais ce canapé est occupé, fit-elle.

— Ne craignez rien, ce sont des personnages en cire. »

A ce moment, un promeneur fatigué vint s'asseoir à la place indiquée par Guibrac, et les deux amoureux passèrent sans s'arrêter.

— Voilà un endroit, dit le séducteur.

— Mais non, dit la jeune femme, il y a un monsieur qui lit le journal.

— Ça ne fait rien, il est en cire lui aussi. »

Le couple prit place à côté du personnage, et alors commença une conversation, ou plutôt un monologue enflammé de l'ardent Guibrac.

« Dites-moi que vous partagez mon amour, demandait-il avec persistance ; personne ne passe à ce moment, nul ne peut vous entendre. »

Et, après un effort, Madame Valognes laissa échapper l'aveu sollicité.

A ce moment, le bruit d'un froissement de papier se fit entendre ; c'était le prétendu homme de cire qui retournait son journal. Les deux amoureux se retournèrent vivement et virent le lecteur qui les regardait en souriant. La jeune femme jeta un cri, se redressa comme un ressort et s'enfuit, suivie par Guibrac.

« Nous sommes perdus, dit-elle. »

— Perdus ?... Pourquoi ? Nous ne connaissons pas ce monsieur, il ne nous connaît pas.

— Vous ne le connaissez pas ? On me l'a montré dans un salon,



il se nomme Poismenu, un savant, une langue de vipère ; son sourire ironique en nous regardant indique qu'il a tout entendu. »

La pauvre femme passa une nuit épouvantable. A son retour du musée Grévin elle était montée à sa chambre sous prétexte de migraine et avait pu ainsi éviter le dîner en tête à tête avec son mari à qui son trouble n'avait pas échappé.

La lumière du jour, les bruits de Paris qui s'éveillent produisirent sur elle l'effet ordinaire ; ils lui montrèrent moins effrayantes les choses démesurément grossies par le silence et les ténèbres ; l'imprudente épouse se dit qu'après tout, si elle connaissait le témoin de la conversation sur le canapé, lui ne la connaissait pas et ne connaissait pas davantage son mari ; dès lors que pouvait-elle craindre ? Qu'il racontât l'avoir vue au musée Grévin avec M. de Guibrac ? Eh bien, elle ne s'en cacherait pas ; elle dirait à son mari que, passant devant ce musée, elle y était entrée par curiosité, y avait rencontré M. de Guibrac qui l'avait guidée dans les caveaux ; que la vue des scélérats dont l'image y est exposée, l'histoire d'un crime, Marie-Antoinette dans son cachot, le tribunal révolutionnaire, l'assassinat de Marat, que tout cela l'avait troublée, rendue malade, etc., etc. ; quant à la conversation entendue, sa réputation inattaquable la défendait contre les récits d'un homme connu pour sa langue vipérine. D'ailleurs, elle et son mari étaient, ce soir, invités à un grand dîner où devait se trouver M. de Guibrac ; elle raconterait, à table, l'effet terrifiant produit sur elle par les caveaux où ce dernier l'avait conduite, et il ne resterait rien des propos de M. Poismenu, s'il se les permettait.

Malgré l'apaisement de son inquiétude, Madame Valognes n'en voyait pas moins l'abîme dont elle s'était si étourdiment approchée et il lui fallut de grands efforts pour dissimuler les préoccupations dont elle n'était pas entièrement délivrée. Le soir, à son arrivée au bras de son mari, dans le salon des hôtes amis où plusieurs convives se trouvaient déjà, elle reçut l'accueil empressé auquel elle était habituée, y répondit avec la grâce aisée qui lui était ordinaire et personne n'eût pu soupçonner qu'un terrible orage venait de gronder derrière ce visage si riant et si rose ; on ne remarqua même pas le trouble et la pâleur subite de la jeune femme, à l'annonce du nom de M. de Guibrac. Le nouveau venu pressa la





main du docteur, salua Madame Valognes avec une familiarité respectueuse, et une conversation générale s'engagea.

Il ne manquait plus qu'un convive :

« M. Poismenu ! » annonça le domestique.

Madame Valognes se sentit chanceler et, s'assit toute tremblante.

L'annonce : Madame est servie ! ne permit à personne autre qu'à Guibrac de remarquer l'agitation de la jeune femme ; il lui offrit son bras, ils passèrent dans la salle à manger et la maîtresse de la maison fit placer Madame Valognes près du cavalier qui l'avait conduite à la table.

Le dîner ayant sans doute beaucoup d'importance pour ceux qui en prenaient leur part, mais n'en pouvant avoir aucune pour les lecteurs, désireux avant tout de connaître l'aventure décisive du sourd qui n'avouait pas, j'arrive à ce dénouement inattendu, me bornant à mentionner l'émotion de Madame Valognes chaque fois que M. Poismenu la regardait.

On avait versé le champagne, les têtes étaient échauffées, les conversations bruyantes ; une anecdote avait porté la gaieté à son comble, une autre lui avait succédé, puis une troisième.

« Je vais vous en conter une bonne, dit un convive ; écoutez cela : »

On fit silence et il commença :

« Je ne nommerai pas le héros de l'aventure, sachez seulement



que c'était un enragé pêcheur à la ligne. Un jour, ayant pêché un magnifique brochet et ce poisson lui ayant été servi pour son

déjeuner, notre mari... ai-je dit qu'il était marié?... Non... Il l'était.

« Madame était jeune, jolie, tendre ; bref, il mangea si goulument son brochet qu'il se piqua, dans le gosier, une fâcheuse arête, laquelle, malgré les efforts du malheureux glouton pour la chasser, tint bon, et qu'il fallut se procurer un médecin en toute hâte. Mais où en trouver en pleine campagne, à six lieues de Paris ? »

Le conteur alors de faire connaître, avec force détails réjouissants, que l'épouse du pauvre homme, sous prétexte d'aller à Paris chercher un médecin, y alla en effet, mais pour surprendre agréablement un monsieur pour qui elle avait des bontés et se réjouir avec lui, pendant que le mari geignait avec son arête dans le gosier.

L'histoire se termina au milieu de l'hilarité générale. Ce bon M. Poismenu, qui y avait participé de confiance, s'écria alors :

« Très drôle ! excessivement drôle ! mais j'en sais une... d'un mari également... dont la femme... c'est à se tordre, écoutez cela :

— C'est notre histoire du musée Grévin qu'il va raconter, dit à demi-voix, à Guibrac, la pauvre Madame Valognes, plus morte que vive.

Poismenu commença :

« Ce mari, dit-il, retiré aux environs de Paris, au bord de la Marne où il se livrait au plaisir de la pêche. »

Ici, les convives commencèrent à se regarder entr'eux.

Le conteur continua :

« Comme mari, ses infortunes conjugales étaient connues. »

Nouvel étonnement des convives.

« Ce n'est pas notre histoire, » dit tout bas Guibrac à sa voisine déjà rassurée.

Poismenu continua :

« Un matin, il fit une pêche magnifique, dont une pièce superbe : un brochet. »

Ici les rieurs indécis depuis les premiers mots de l'anecdote éclatèrent de rire.

Le conteur allait toujours :

« En mangeant goulument son brochet assaisonné à la sauce aux câpres, il se planta une arête dans le gosier. »

A ces mots les convives de se tordre, et le conteur, fier de son triomphe, de s'écrier : « Je vous l'avais bien dit, que mon histoire était encore plus drôle que celle de monsieur. »

Cette histoire, il n'en avait pas entendu un mot, et il raconta la même jusqu'au bout avec un succès poussé jusqu'au délire.

Voilà comment Madame Valognes, aussi sûre désormais de la discrétion du voisin de canapé du musée que s'il eût été l'homme de cire qu'elle croyait, mais aussi, éclairée sur le terrible danger auquel elle s'était exposée, jura, comme le corbeau de la fable, qu'on ne l'y prendrait plus ; seulement, pour elle, il n'était pas trop tard, et rien ne fut perdu, pas même l'honneur conjugal du docteur Valognes.

Seule, la surdité de M. Poismenu ne fit plus de doute pour personne, et à cet égard la chose fut bien entendue.

JULES MOINAUX.

(Illustrations de A. Guillaume).

